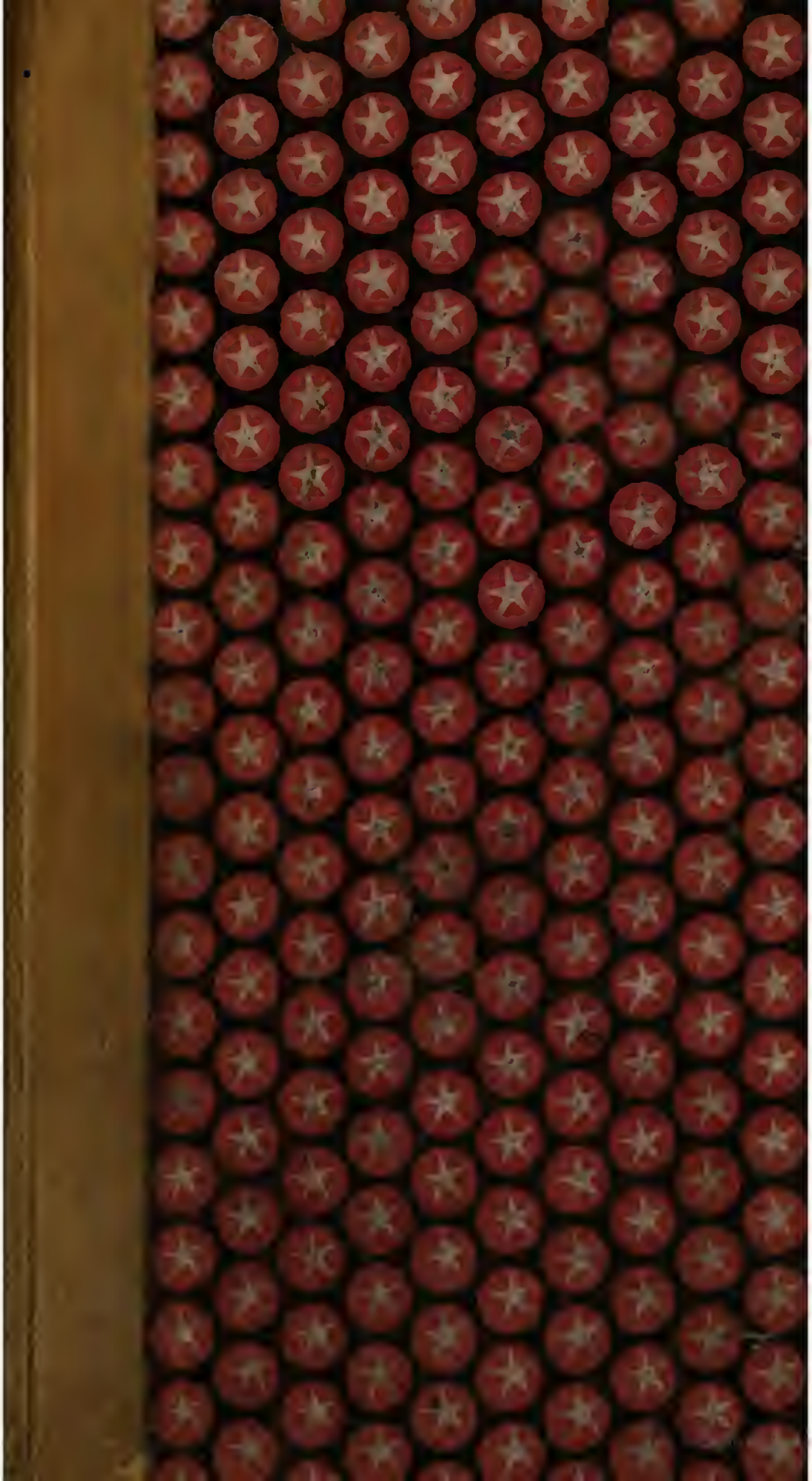


X 151.

TAYLOR INSTITUTION.

BEQUEATHED

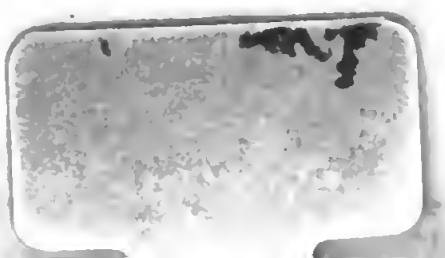
TO THE UNIVERSITY

BY

ROBERT FINCH, M. A.

OF BALLIOL COLLEGE.

1192 e. 121



Digitized by Google

RÉFLEXIONS

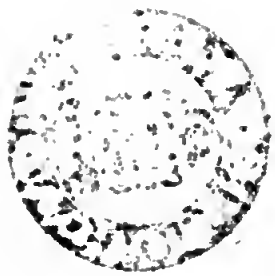
SUR

L'ÉTAT DE L'EGLISE EN FRANCE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

ET SUR SA SITUATION ACTUELLE.

Digitized by Google



AVERTISSEMENT.

Un homme isolé qui écrit sur des matières importantes, s'il ne fait pas preuve de talent, donne au moins une marque de zèle; car que peut-il attendre des Lecteurs même qui lui seront le plus favorables, qu'une approbation froide, stérile et mêlée de mille restrictions? Une parfaite conformité de sentimens est si rare et si difficile! D'ailleurs, presque toujours, en lisant un ouvrage, on suit ses propres idées bien plus que celles de l'Auteur; et l'une des premières choses qu'on oublie, est ordinairement le but qu'il s'est proposé. On me permettra donc d'indiquer brièvement celui de ce petit Ecrit, afin du moins qu'il n'y ait pas de ma faute si l'on s'y méprend.

Je n'ai point voulu, comme on s'en appercevra bientôt, faire l'Histoire de l'Eglise pendant le dernier siècle; et si j'ai tracé

un tableau rapide des persécutions auxquelles elle a été exposée, c'est que ce tableau étoit nécessaire pour bien faire connoître sa situation actuelle, et pour justifier les moyens que je propose pour lui rendre son ancien lustre. L'indication de ces moyens est l'objet principal de cet écrit, quoique ce n'en soit pas la partie la plus longue. J'ai dit ce qui m'a paru bon et vrai, mais sans attacher à mon opinion plus d'importance qu'elle n'en peut avoir. Que si on rejetoit toutes mes idées, pourvu qu'elles servissent à en faire naître de meilleures, je n'en aurois pas moins atteint mon but.

Au reste, personne, j'ose le dire, ne sent mieux que moi combien les circonstances peuvent et doivent même apporter de modifications aux théories en apparence les plus justes; et c'est à l'autorité seule qu'appartient en dernier ressort le jugement de ces théories, dont l'application, toujours extrêmement délicate, exige une connoissance parfaite de l'ensemble et des détails de

l'administration : connoissance qu'un particulier, quel qu'il soit, ne sauroit se flatter de posséder. Je me plais donc à répéter ici que dans les endroits même où je parois m'exprimer avec le plus de force et d'assurance, je n'ai prétendu, comme il me convenoit à tous égards, que proposer des doutes et appeler l'attention sur des objets qui méritent de l'occuper toute entière.

Encore deux mots seulement. La philosophie du dix-huitième siècle a eu des effets terribles; elle a renversé à-la-fois la Religion et l'Etat, qui s'ébranlent toujours ensemble, parce qu'ils reposent sur la même base. Je n'ai donc pu parler de la Religion sans parler de la philosophie, ni parler de la philosophie sans marquer l'influence qu'elle a eue sur la société; et je me suis trouvé heureux, en défendant ma foi, d'avoir à établir les principes fondamentaux du Gouvernement qu'un grand homme a rendu à la France pour son bonheur. Toutefois séparant, autant

que j'ai pu, les hommes des doctrines, je me suis appliqué à généraliser mon sujet de manière qu'il pût être traité sans blesser l'amour-propre individuel même le plus irritable. La suite m'apprendra si j'y ai réussi.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ÉTAT DE L'ÉGLISE EN FRANCE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

ET SUR SA SITUATION ACTUELLE.

Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.
S. Math., xvi, 18.

C'est, pour le chrétien, un merveilleux et consolant spectacle, que celui des développemens de l'Eglise, de ses épreuves et de ses combats, depuis son origine jusqu'à nos jours. Si on l'observe à sa naissance, ce n'est d'abord qu'un point que l'œil apperçoit à peine : peu-à-peu ce point s'étend ; on en voit sortir, comme d'un centre fécond, des rayons qui se prolongent à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi ; et bientôt ce point, naguères presque imperceptible, embrasse le monde entier dans sa vaste circonférence.

Des progrès si rapides deviennent bien plus surprenans encore, quand on considère les obstacles qu'il a fallu vaincre, et les moyens par lesquels ils ont été vaincus. Douze pauvres pêcheurs sans protection, sans appui, forts de leur seule foiblesse, s'avancent, une croix à la main, dans l'univers, pour y consommer la plus étonnante révolution dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ils annoncent un dieu invisible, une religion de souffrances, à des hommes qui ne connoissoient que ce qui frappe les yeux, qui n'aimoient que ce qui flatte les sens. Ils prêchent l'humilité à l'orgueil, le désintéressement à l'avarice, la continence à la volupté; et au nom de qui? Au nom d'un homme crucifié à Jérusalem. A cette doctrine inouie la raison se révolte, toutes les passions frémissent; elles s'arment pour repousser, pour anéantir cette religion nouvelle. Vains efforts! L'Église croît sous le glaive, elle se propage par les persécutions, et après avoir opposé à trois siècles d'outrages et de supplices trois siècles de patience et de résignation, tranquille enfin, elle essuie ses plaies, et se venge de ses bourreaux en les recevant dans son sein et en leur prodiguant ses bienfaits avec une tendresse plus vive.

Cependant elle ne devoit pas jouir long-temps

d'une paix si tardive et si chèrement payée. Son état ici-bas est un état d'épreuve : elle le sait, mais elle sait aussi qu'elle ne succombera jamais. Si des combats lui sont annoncés, la victoire lui est promise, et le passé à cet égard lui répond de l'avenir. Fille du ciel et rebut de la terre, comme son divin fondateur, il n'est pas un seul instant de sa durée où Dieu ne manifeste d'une manière sensible sa protection sur elle, et où l'on n'apperçoive la main toute-puissante qui la défend contre les attaques de ses ennemis, la protége contre la foiblesse de ses propres enfans, et la porte, comme en triomphe, à travers les siècles, dans le sein de cette éternité qui doit être son partage.

A peine le paganisme, précipité du trône par Constantin, l'eût-il laissé respirer quelques instans, qu'en proie à de nouvelles épreuves et à des souffrances nouvelles, elle vit son sein déchiré par des divisions intestines plus dangereuses peut-être, et quelquefois non moins sanglantes que les persécutions des empereurs. Ses dogmes avoient été, du vivant même des apôtres, attaqués par l'orgueil. Cérinthe, Ebion, Ménandre, en niant la divinité de Jésus-Christ, sans pouvoir nier ses œuvres miraculeuses invinciblement attestées, avoient affermi plutôt

qu'ébranlé cette vérité fondamentale du christianisme. Un homme qui joignoit à un caractère ardent et sombre un esprit singulièrement astucieux et une profonde hypocrisie, en renouvelant pour le fond les erreurs des anciens hérésiarques, sut leur donner une forme moins révoltante, en les enveloppant dans les nuages d'une métaphysique subtile. Arius (car c'est de lui que je veux parler) trouva de nombreux disciples. La secte dont il étoit chef, condamnée par le premier concile œcuménique, ne laissa pas de s'étendre, particulièrement chez les barbares, moins instruits que les autres chrétiens, et dès-lors plus aisés à séduire. Elle s'éteignit enfin, comme toutes les sectes, après avoir fait une foule de martyrs; mais l'esprit d'hérésie ne s'éteignit point avec elle. Chaque siècle eut les siennes, selon la prédiction de Saint-Paul. L'ignorance, la présomption enfantèrent une multitude de systêmes bizarres, d'opinions pernicieuses, et la doctrine de l'Eglise fut successivement attaquée dans tous ses points.

Ce seroit un intéressant ouvrage que celui où l'on montreroit, autant qu'il est permis à l'homme de le faire, quelles ont été les vues de la providence dans ces persécutions contre la foi. On y verroit chaque erreur produire le développe-

ment d'une vérité, chaque crime enfanter une vertu : car, plus les mœurs étoient outragées par quelques sectaires, plus l'Eglise veilloit sur celles de ses enfans ; et les incroyables austérités des premiers solitaires furent, en quelque sorte, comme l'effet et l'expiation des infames désordres des gnostiques, et de la licence monstrueuse des payens. Quand quelques hommes accordoient tout aux sens, il falloit que quelques autres leur refusassent tout : quand la volupté avoit des autels, il falloit que la chasteté eût des martyrs.

Ainsi, dans la profondeur de ses conseils, Dieu sait tirer le bien du mal, et faire servir à ses desseins les passions et les vices même des hommes. Qu'on se représente ce qui auroit lieu si le christianisme n'eût rencontré à son origine que des cœurs soumis, des esprits dociles. Toutes ses vérités, tous ses dogmes, reçus sans contestation, transmis sans examen, nous seroient parvenus dépouillés d'une partie de leurs preuves, et dans une sorte de nudité, dont l'infaillible effet seroit d'exciter les dédains de l'orgueil et peut-être la défiance de la raison. Quelle autorité, au contraire, la religion n'acquiert-elle pas de tant d'attaques également vaines et furieuses ? Toutes les forces humaines se sont essayées

contre elle, et elle a triomphé de toutes les forces humaines. Avec quelle confiance et quelle majesté elle se présente couverte encore des nobles cicatrices qui attestent ses combats et ses victoires! Si elle n'eût point éprouvé de résistance, comment appercevroit-on l'action puissante de la divinité, si visiblement empreinte dans son établissement? Le dévouement des martyrs, le courage des confesseurs, tous ces grands et mémorables sacrifices qu'elle exigeoit des premiers fidèles, et qu'elle seule pouvoit obtenir, n'accuseroient pas aujourd'hui notre lâcheté, ou ne soutiendroient pas notre foiblesse. La curiosité présomptueuse des hérétiques, en s'efforçant de pénétrer des mystères impénétrables, a donné occasion de fixer avec précision la foi sur les points contestés. La liaison des dogmes entre eux, leur enchaînement nécessaire, leur dépendance mutuelle, en un mot l'esprit et l'ensemble de la doctrine chrétienne, mieux connus, ont été plus admirés. Disons donc avec l'apôtre, *il faut qu'il y ait des hérésies*, il faut que le flambeau de la vérité soit sans cesse agité par les passions, afin de répandre une lumière plus vive. Semblable à un chêne antique et majestueux, la religion s'élève vers le ciel au milieu des tempêtes.

L'histoire de l'Eglise, considérée sous ce point de vue, offriroit à la méditation un sujet presque entièrement neuf. En attendant qu'il se trouve un écrivain qui veuille ou puisse l'embrasser dans toute son étendue, qu'on nous permette de présenter, avec la défiance qui nous convient, quelques réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le siècle qui vient de finir, et sur sa situation actuelle.

Les réformateurs du seizième siècle sapèrent à-la-fois les fondemens de l'ordre religieux et de l'ordre social. Ils établirent l'anarchie en principe dans l'Eglise et dans l'Etat, en attribuant la souveraineté au peuple, et à chaque particulier le droit de juger de la foi. Aussi la dernière conséquence et le résultat nécessaire de leurs maximes a-t-il été la destruction la plus complète de la religion, et le plus effroyable bouleversement de la société. Mais cette révolution, inouie dans l'histoire de l'homme, ne s'est pas opérée en un jour, et il est d'autant plus utile d'en suivre les progrès, et d'en marquer, pour ainsi dire, tous les pas, que parmi ceux même qui en ont été les victimes, un grand nombre s'obstinent encore à en méconnoître la cause.

L'homme, borné dans ses facultés, insatiable dans ses désirs, tourmenté également par sa

curiosité et par son impuissance, a besoin tout ensemble et d'une lumière qui l'éclaire, et d'une autorité qui réprime son excessive avidité de connoître. Il trouvoit l'une et l'autre dans la religion chrétienne, qui, nourrissant ses pensées des vérités les plus hautes, sans les livrer à la discrétion de sa raison débile, concilie avec une profonde sagesse deux choses en apparence inconciliables. Religion divine qui dissipe les ténèbres de l'esprit en abaissant l'orgueil du cœur ; qui ôte l'incertitude et le doute, sans détruire entièrement l'ignorance ; qui révèle ses mystères à l'amour en les voilant à l'intelligence ; qui, même après avoir tout donné, laisse encore un désir immense qu'elle satisfait et renouvelle sans cesse !

Long-temps avant Luther, un bruit sourd de révolte s'étoit fait entendre dans le nord de l'Europe, et avoit retenti dans toute la chrétienté. Je ne sais quelle inquiétude séditieuse agitoit en secret les esprits, las de toute espèce de joug, et disposés à briser le frein d'une autorité gênante dont ils s'exagéroient les abus pour s'y soustraire avec moins de remords. Dans ces circonstances, un moine fougueux élève la voix : il s'adresse à toutes les passions, et toutes les passions lui répondent. Son orgueil trouve

des auxiliaires dans l'avarice des princes, dans la licence des particuliers. En vain Rome fait gronder ses foudres, la nouvelle doctrine se propage, et le schisme est consommé.

Que des écrivains qui se croient profonds parce qu'ils sont subtils, s'imaginent voir la cause de ce grand événement dans l'obscure rivalité de deux ordres religieux, ou dans la cupidité d'un pape; laissons-les s'applaudir de leur sagacité. Mais l'homme qui observe de haut apperçoit dans le cœur humain et dans la disposition générale des esprits à cette époque, une cause bien autrement puissante, et qui seule explique la facilité avec laquelle la réforme se répandit. Tout étoit mûr pour une révolution; et si Luther ne l'eût pas faite, un autre l'eût faite à sa place.

Le schisme d'occident avoit singulièrement ébranlé l'autorité du Saint-Siége, en diminuant le respect des peuples pour les souverains Pontifes. Aussi est-ce à la suite de ces grands déchiremens qu'on vit s'élever, en Angleterre et en Allemagne, ces fanatiques apôtres de l'indépendance, Wicl●f et Jean Hus, qui, en brisant violemment les liens de l'unité, préparèrent les voies à la réforme.

Sans doute la providence divine, en livrant

l'homme à son propre sens, voulut tout-à-la-fois lui infliger un grand châtiment et lui donner une grande leçon. Le principe de l'examen particulier, fondement de la religion nouvelle, assujettissoit en quelque sorte l'esprit de Dieu à la raison de l'homme, et dès ce moment l'homme ne vit plus qu'obscurité et ténèbres dans la parole de Dieu (1). Chacun l'interprète à son gré ; l'un y découvre avec évidence le dogme de la présence réelle ; l'autre n'y veut reconnoître qu'une présence mystique et figurée. Après avoir attaqué Jésus-Christ dans le sacrement, on l'attaque dans sa nature même, on le dégrade de sa divinité ; et le protestantisme va se perdre dans la

(1) Gourville rapporte dans ses Mémoires, que pressant un jour l'électeur de Hanovre de se faire Catholique pour l'intérêt de sa famille, ce prince lui avoua que, persuadé comme il l'étoit qu'on pouvoit se sauver dans toutes les communions chrétiennes, il quitteroit sans répugnance celle où il avoit été élevé, si, d'ailleurs, il n'étoit pas trop vieux pour changer de religion. « Car enfin, ajouta-t-il, quand » Jésus-Christ a dit : *Ceci est mon corps*, on ne sait pas » trop dans quel sens il l'a dit, ni comment on doit entendre » ces paroles. » Remarquez que ce prince étoit luthérien, qu'il croyoit par conséquent à la divinité de Jésus-Christ. Voilà donc, selon lui, un Dieu qui parle, et qui ne sait pas parler de manière à se faire entendre. O délire de la raison humaine!

philosophie, comme ces fleuves qui, disparoissant tout-à-coup, se précipitent sous terre dans des abîmes inconnus.

Et qu'on ne dise pas que la réforme subsiste encore dans une partie de l'Europe : il est vrai, j'apperçois encore son cadavre; je vois un corps sans mouvement et sans vie, qui se dissout et se consume tous les jours; mais l'ame, mais la doctrine de la réforme, où existe-t-elle? où est-elle crue, prêchée, enseignée? qui aujourd'hui, parmi les ministres réformés, oseroit soutenir les opinions de Luther ou les dogmes de Calvin? On connoît assez leur extrême tolérance : loin de s'en cacher, ils s'en font gloire; ils s'applaudissent d'avoir secoué les antiques préjugés qui les divisoient : et de-là ce repos léthargique, ce silence de mort, dont on voudroit faire honneur à leur modération, et qui prouve seulement le peu d'importance qu'ils attachent à la vérité. Ne craignez pas qu'ils disputent de la foi : que leur importe la croyance? leur religion c'est la morale, la morale seule. Et cependant ils sont chrétiens, du moins ils le prétendent, et ils ont pour Jésus-Christ *plus que du respect* (1). Voyez l'Angleterre éternellement

(1) Expression des ministres de Genève dans leur déclaration en réponse à l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*

balottée entre le fanatisme de ses sectes sans nombre, et l'irréligion de ses philosophes, plus funeste que le fanatisme même. C'est au milieu de l'Allemagne protestante, c'est dans le sein même de ses universités, qu'ont pris naissance, et que se perpétuent ces associations ténébreuses, plus redoutables avec des secrets qu'avec des armées, puissant moyen de bouleversement dans des mains criminelles, conception pro-

---

par M. Dalembert. C'est à ce sujet que J.-J. Rousseau écrivoit d'eux : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce » qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. — On leur demande » si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre; on leur » demande quels mystères ils admettent, ils n'osent ré- » pondre. Sur quoi donc répondront-ils?... Un philosophe » jette sur eux un coup-d'œil rapide; il les pénètre, il les » voit ariens, sociniens; il le dit.... Aussitôt alarmés, » effrayés, ils s'assemblent, ils discutent, ils s'agitent, ils » ne savent à quel saint se vouer; et après force consulta- » tions, délibérations, conférences, le tout aboutit à un » amphigouris où l'on ne dit ni oui ni non, et auquel il est » aussi peu possible de rien comprendre qu'aux deux plai- » doyers de Rabelais. » (*Lettres écrites de la Montagne.*) Les ministres de Genève se sont corrigés depuis; ils ont appris à être plus clairs; et personne, par exemple, ne reprochera à M. le pasteur Vernes d'enseigner le déïsme avec trop d'obscurité dans son *Catéchisme à l'usage des Jeunes Gens de toutes les communions chrétiennes.*

fonde du génie de la destruction, et dont il a pu espérer de recueillir le fruit. La réforme s'est maintenue quelque temps par sa haine contre la religion catholique : c'étoit là son unique ressort, son principe de vie : ce ressort s'est usé de lui-même. L'indifférence religieuse ronge en silence la racine du protestantisme. Déjà l'on professe publiquement le déïsme dans les écoles destinées à l'enseignement de la théologie : bientôt l'on n'y parlera de Dieu que pour prouver qu'il n'existe pas.

Si l'on veut assigner l'époque où la philosophie moderne commença de s'introduire en France, il faut remonter à un écrivain protestant, à Bayle, esprit délié et paradoxal, érudit plutôt que savant, subtil dialecticien plutôt que raisonneur profond. Il soutint tour-à-tour toutes les opinions, se joua de toutes les vérités, fournit des sophismes à toutes les erreurs. Habile seulement à détruire, et digne par cela même d'être le père d'une secte éminemment destructive, sa raison sans cesse vacillante ne sait se fixer que dans le doute, dont il fut le plus adroit comme le plus infatigable apôtre. Toutefois l'opinion publique, alors généralement saine, lui prescrivit des ménagemens, qui, sans rien diminuer du danger de ses ouvrages, en couvrirent du

moins en partie le scandale. Il sut employer avec art la méthode perfectionnée depuis par ses disciples, de porter des coups détournés, d'attaquer en paroissant défendre, et d'enfoncer le poignard avec respect. Peut-être aussi, malgré ses écarts, étoit-il trop éclairé pour porter dans l'irréligion cette effrayante certitude qui semble ne pouvoir être le partage que de la sottise ignorante ou du crime désespéré. Quoi qu'il en soit, non content d'ébranler les fondemens de la morale, il outrage et persécute la pudeur à chaque page de ses écrits. Semblable à ces malheureux qui vont cherchant dans les boues et les ordures de nos rues quelques misérables lambeaux pour en couvrir leur nudité, il fouille dans la fange du cœur humain, il en remue toute la corruption, pour revêtir ses ouvrages de quelque obscène raillerie, ou d'une anecdote dégoûtante.

Cette liberté de penser, si flatteuse pour l'orgueil, si commode pour toutes les passions, dut trouver de nombreux partisans ; et en effet, on vit se répandre dans la société, sous le nom d'esprits forts, une nouvelle espèce d'hommes, qui, affectant un superbe dédain pour tout ce que les autres hommes révèrent, ne reconnoissoient d'autorité que celle de leur propre raison,

qu'ils érigèrent en tribunal, où ils citèrent toutes les vérités, comme depuis, à un autre tribunal dont le seul nom effraiera la postérité, nous les avons vus citer toutes les vertus. Ainsi, après avoir éteint le flambeau qui l'éclairoit depuis dix-sept siècles, l'esprit humain descendant des hauteurs où le christianisme l'avoit élevé, se précipitoit, à travers les sombres régions du doute, dans l'abîme sans fond de l'athéïsme.

Il faut le dire à la gloire de l'Eglise de France, elle fut la première à signaler l'invasion de ces principes menaçans, et seule elle en prévit les funestes suites. L'autorité civile, moins vigilante, ou distraite par d'autres soins, n'avoit rien fait encore pour réprimer la nouvelle doctrine, que déjà deux prélats illustres, Bossuet et Fénélon, l'écrasoient dans la chaire chrétienne, de tout le poids du mépris et de l'indignation : Pascal s'apprêtoit à la combattre avec les armes du raisonnement, si redoutables dans sa main, quand la passion ne l'égaroit pas; et sans doute on fut redevable à la prévoyante fermeté de ces grands hommes de cet intervalle de calme qui se prolongea jusqu'à la mort de Louis XIV.

L'impiété cependant ne s'abandonnoit pas elle-même : toujours active, elle agissoit dans l'ombre, épiant et préparant le moment où il

lui seroit permis de se produire au grand jour. Sûre de convaincre quand elle auroit séduit, elle mettoit ses leçons dans la bouche de la volupté ; et des hommes que leur naissance et leur rang appeloient à donner des exemples, couroient en foule chez une courtisane bel-esprit, qui, après avoir rejeté toutes les vertus de son sexe, comme on dépouille un vêtement incommode, ne parut sensible qu'à une seule gloire, celle de corrompre ; qu'à un seul plaisir, celui de braver l'infamie (1).

Détournons nos regards de cet affligeant spectacle, pour les arrêter un moment sur celui qu'offroit l'Eglise de France, parvenue, comme la monarchie, à son plus haut degré de splendeur. L'ame, fatiguée d'indignation, se repose doucement sur ces jours à jamais mémorables, où le génie s'embellissoit du charme de toutes les vertus, où la raison la plus haute s'allioit à la plus humble foi ; où le

(1) La philosophie s'annonça, dès sa naissance, par un caractère de dépravation bien remarquable. Elle corrompit tout, et même la volupté. Le prince de Conti, le duc de Vendôme, le régent, pour ne parler que de ses plus illustres adeptes, étoient connus pour avoir des mœurs abominables. Je ne dirai rien de celles de notre siècle : elles ont tout surpassé.

grand Bossuet, d'une main terrassoit l'hérésie, de l'autre distribuoit aux Rois le pain de la parole de vie, affermissoit la base du pouvoir en même temps qu'il en fixoit les bornes, et dans un immortel tableau montroit tout ensemble et les révolutions des empires qui passent, et la suite de la religion qui demeure éternellement; où le tendre Fénélon, avec une éloquence touchante, défendoit cette même religion qu'il honora par un si noble sacrifice, et ravissoit les cœurs par la douceur enchanteresse de ses paroles; où Pascal déployoit toute la force du génie de l'homme pour écraser son orgueil; où, semblable à un voyageur qui remonte le long d'un fleuve pour en découvrir la source inconnue, Malbranche s'élevoit jusques dans le sein de Dieu même pour y chercher le principe de la pensée; où, plus grand peut-être que tous ces grands hommes, un pauvre prêtre, sans influence que celle de ses vertus, sans autres moyens que son ardente charité, répandoit sur l'humanité plus de bienfaits qu'elle n'en reçut jamais d'aucun monarque. Que de fondations pieuses, que d'utiles institutions ne doit-on pas à cet homme, qui, à force de prodiges, a triomphé de l'indifférence de notre siècle pour tout ce qui porte un ca-

ractère religieux! Il n'étoit plus depuis longtemps, et son esprit vivoit encore pour faire le bien. Chaque jour, avant le jour qui a tout détruit, il nourrissoit encore l'indigent, revêtoit sa nudité, instruisoit son ignorance, consoloit ses douleurs; et l'enfance sauvée de la mort où la dévouoit le libertinage, le bénissoit dans les asiles que sa tendresse lui avoit préparés. Voilà la religion et ses effets; voilà ce qu'elle fait pour l'homme, au nom d'un Dieu-Homme. Que la philosophie se présente maintenant, et qu'elle nous dise ce qu'elle peut opposer à ces miracles de la charité chrétienne; qu'elle nous montre son Vincent de Paul.

Et cependant je ne rappelle que les œuvres d'un seul homme : que seroit-ce, si je rassemblois tous les services rendus au genre humain par la religion, dans ce siècle éternellement fameux par tous les genres de gloire comme par toutes les sortes de dévouement? Ici c'est, le Frère des Ecoles chrétiennes, qui se dévoue à l'enseignement des enfans du pauvre; là, c'est la Sœur de la Charité, qui poursuit en quelque sorte la misère dans ses plus secrets réduits, afin que, sous l'empire de Jésus-Christ, il n'y ait pas une seule infirmité qui ne soit soulagée, pas une seule larme qui ne soit essuyée;

plus-loin ce sont les Pères de la Trappe, ces héros de la solitude, qui cultivent, comme Jean, la pénitence au désert, et dont la porte hospitalière est toujours ouverte aux voyageurs et à l'indigent. Ailleurs, nous rencontrons ces congrégations vénérables qui produisirent les Pétau, les Mabillon, les Syrmond, les Montfaucon, et tous ces savans Religieux dont les incroyables travaux ont répandu tant de lumière sur les antiquités ecclésiastiques et profanes, et sur les premiers temps de notre histoire. Mais j'ai parlé de dévouement, et à ce mot la pensée se reporte avec douleur sur cet ordre, naguères florissant, dont l'existence toute entière ne fut qu'un grand dévouement à l'humanité et à la religion. Ils le savoient ceux qui l'ont détruit; et c'étoit pour eux une raison de le détruire, comme c'en est une pour nous de lui payer du moins le tribut de regrets et de reconnoissance qu'il mérita par tant de bienfaits. Eh! qui pourroit les compter tous? Long-temps encore on s'apercevra du vide immense qu'ont laissé dans la chrétienté ces hommes avides de sacrifices comme les autres le sont de jouissances, et l'on travaillera long-temps à le combler. Qui les a remplacés dans nos chaires? Qui les remplacera dans nos colléges? Qui, à leur place, s'offrira

pour porter la foi et la civilisation, avec l'amour du nom français, dans les forêts de l'Amérique ou dans les vastes contrées de l'Asie, tant de fois arrosées de leur sang? On les accuse d'ambition: sans doute ils en avoient, et quel corps n'en a pas? Leur ambition étoit de faire le bien, tout le bien qui étoit en eux; et qui ne sait que c'est souvent ce que les hommes pardonnent le moins? Ils vouloient dominer par-tout, et où donc dominoient-ils, si ce n'est dans ces régions du Nouveau-Monde, où, pour la première et la dernière fois, l'on vit se réaliser sous leur influence ces chimères de bonheur que l'on pardonnoit à peine à l'imagination des poètes? Ils étoient dangereux aux Souverains: Est-ce bien à la philosophie à leur faire ce reproche? Quoi qu'il en soit, j'ouvre l'histoire, j'y vois des accusations, j'en cherche les preuves, et ne trouve qu'une justification éclatante.

Leur zèle pour la pureté de la foi, pour le maintien de l'autorité, leur attira l'inimitié d'une secte haineuse et turbulente, qui depuis deux siècles n'a pas cessé de troubler et de déchirer l'Eglise, dont elle a contribué, dans ces derniers temps, à consommer la ruine en France. Le Jansénisme, enfant honteux de la réforme, en vain méconnoît et désavoue sa mère; évidem-

ment il lui dut, avec ses dogmes désolans, ce caractère dur et hautain, cet esprit d'indépendance et de révolte (1), par lequel il se signala dès sa naissance. Et remarquez encore, entre cette secte et la philosophie, née de la réforme, un autre rapport, et, si j'ose ainsi parler, une ressemblance de famille bien frappante. « Un parti de Théolo-
» giens, qui date de l'autre siècle, ne voit dans
» l'homme, dit M. de Bonald, que sa nature cor-
» rompue, dégradée, originelle, inerte selon
» eux, impuissante à tout bien, même à aider
» celui qu'on veut lui faire; et les philosophes mo-
» dernes voient la véritable nature de l'homme
» social dans l'état foible, misérable, ignorant,
» barbare, de la vie sauvage (2). » Ajoutons que
» les uns et les autres détruisent également toute
liberté morale, et que les disciples de Jansénius et de Quesnel ont introduit l'anarchie dans l'Eglise, comme les philosophes l'ont mise dans l'Etat (3).

---

(1) La magistrature qui, sous Louis XIV, n'étoit pas encore séditieuse, et qui ne l'eût pas été impunément, représentoit alors le jansénisme comme « une secte qui n'oublioit rien
» pour diminuer l'autorité des puissances ecclésiastiques et
» séculières qui ne lui étoient pas favorables. » Voyez *le Réquisitoire de l'avocat-général Talon*, du 23 janvier 1687.

(2) *Législation primitive*, tom. I, p. 35.

(3) Le jansénisme, peu favorable au culte de la Sainte

On gémit d'avoir à compter parmi les chefs d'un parti si dangereux par ses principes, si odieux par les moyens qu'il employa pour les soutenir, des hommes qui à de grands talens joignoient de grandes vertus, si toutefois il en est de compatibles avec l'orgueil. Car, après tout, est-il un seul sectaire qui n'ait cherché à éblouir les autres, et quelquefois à se rassurer lui-même, par les dehors imposans d'une sévère régularité ou d'une austérité farouche? Et Tertullien aussi avoit des vertus ; il se perdit néanmoins, parce qu'il manqua de la plus nécessaire de toutes, d'humilité. Je cite de préférence Tertullien, parce qu'il y a de singuliers rapports entre lui et l'oracle du Jansénisme, M. Arnaud. Tous deux d'un caractère ardent, présomptueux, opiniâtre, tous deux pleins de génie, tous deux ayant rendu à la religion d'éminens services, ils se laissèrent entraîner, qui le croiroit dans de si grands hommes? à la fougue d'une imagina-

---

Vierge et des Saints, avoit une tendance bien marquée à l'abolition du culte extérieur que les philosophes ont entièrement détruit. On pourroit faire encore bien des réflexions et plus d'un rapprochement sur cette répugnance pour la fréquente communion, si extraordinaire, pour ne rien dire de plus, dans des gens qui font profession de la doctrine catholique sur l'Eucharistie.

tion qui outroit tout ; car c'est en outrant la vérité catholique, que M. Arnaud tomboit dans l'erreur de Calvin, et il ne s'en est pas apperçu! et Pascal, Nicole (1), Duguet, et tant d'autres

---

(1) Personne n'eut jamais une raison plus solide, un esprit naturellement plus juste que M. Nicole ; personne n'a jamais mieux montré la foiblesse et l'inconséquence de l'homme, et personne ne fut jamais plus inconséquent. Lisez ses traités contre les protestans, et vous admirerez avec quelle force de raisonnement il prouve « qu'on doit se » soumettre sans balancer aux décisions des Pasteurs de » l'Eglise, qui sont faites sous l'autorité de leur chef » (*Prét. Réf. couv. de Schisme*, l. III, c. 14), parce que l'Eglise seule peut nous ouvrir un sentier de lumière à travers le labyrinthe des opinions humaines. Eh bien ! ce même homme a été rebelle pendant toute sa vie, à l'autorité qu'il avoit si glorieusement défendue, et il a résisté jusqu'à son dernier soupir aux jugemens prononcés par les souverains Pontifes, et adoptés par presque tous les Evêques. Mais ce qui est plus étonnant encore, c'est de l'entendre convenir qu'en agissant comme il a fait on est sans excuse, dans la même page où il soutient qu'il n'a fait que ce qu'il a dû faire. On trouvera ces deux assertions dans sa lettre à M. de Pontchâteau (*Essais de Morale*, t. XV), où il justifie son refus de se joindre à M. Arnaud pour écrire en faveur de Port-Royal. « J'avoue, dit-il, que je ne saurois » souffrir, qu'il me paroît contraire à toutes les règles de » l'Eglise, et même de la bienséance humaine, de me con- » duire de la sorte, et qu'il me semble que cela ne seroit

non moins éclairés, ne s'en sont pas apperçus plus que lui! O foiblesse de la raison humaine! et que Dieu sait bien nous faire sentir, quand il veut, par d'éclatans exemples, la nécessité de nous soumettre à une plus haute autorité!

Ce qu'il faut remarquer principalement dans l'histoire de cette secte, séduisante à son origine, et bientôt après si prodigieusement avilie, c'est l'enchaînement des erreurs qu'elle fut successivement forcée de soutenir. Quelle différence entre le Jansénisme d'Arnaud et le Jan-

---

» propre qu'à me faire passer dans toute la France, et même » dans toute l'Europe, pour un insolent et un extravagant. » — Ne croiroit-on pas avoir réfuté tout ce que je pourrois » écrire, en répliquant que c'est un petit clerc qui a l'in- » solence d'attaquer l'archevêque de Paris, ce qui rendroit » ces écrits odieux à la plupart du monde, et décrieroit » même cette cause. Le pis est, que si l'on me faisoit ces » reproches, ma conscience, bien loin de m'en défendre, » y consentiroit. Car je trouve bien des exemples de clercs » et de laïcs qui ont écrit contre des hérétiques, ou sur des » matières ecclésiastiques non contestées; mais je n'en » trouve point qui se soient élevés par des écrits publics » contre les premiers ministres de l'Eglise. » Et c'est ce même petit clerc qui a publié tant de livres pour combattre les décisions des premiers Pasteurs dans l'affaire de Jansénius! Je laisse à ceux qui partagent ses opinions, le soin de l'accorder avec lui-même.

sénisme de Quesnel, entre la doctrine de celui-ci et celle de ses successeurs ! Après avoir épuisé tous les subterfuges, toutes les ruses de la chicane, ne pouvant plus éluder l'autorité de l'Eglise qui les condamne, ils attaquent de front cette autorité même. L'insulte la plus violente succède à d'hypocrites ménagemens. Qui ne reconnoît ici la marche constante de l'hérésie ? Mais voyez la suite ; le retranchement s'opère, ils ne tiennent plus au tronc qui donne la vie, et voilà qu'aussitôt cette branche malheureuse se dessèche et tombe en pourriture. O Providence ! Tout le génie d'un Pascal, toute la raison d'un Arnaud, toute la vertu d'un Nicole, aboutit, en dernier résultat, aux folies et aux obscénités du plus extravagant fanatisme !

Ce fut à-peu-près dans ce même temps que l'irréligion commença à lever plus hardiment sa tête hideuse. Louis XIV n'étoit plus : un Prince, *fanfaron de crimes*, donnoit à la Nation l'exemple contagieux de la dissolution et de l'incrédulité. A cette noble décence, à cette majesté de mœurs qui distinguoit l'ancien monarque, malgré les écarts où ses passions l'entraînèrent quelquefois, succéda subitement la licence la plus effrénée et la plus honteuse crapule. Que le cœur ait des foiblesses et qu'il en

rougisse, cela est de l'homme dans tous les temps, et l'on s'en afflige plus qu'on ne s'en alarme; mais d'ériger l'immoralité en systême, de raisonner le libertinage, et de creuser froidement le crime, voilà ce qui effraie, ce qui révolte, et ce qui caractérise l'époque funeste de la régence. La cour, ce sanctuaire de la royauté, se changea en un lieu de débauche. L'infamie devint un titre à l'intimité du prince; et pour obtenir sa faveur, deux choses seulement furent nécessaires, ne rien croire, ne rien respecter.

On n'offre pas impunément de tels modèles aux peuples. Semblable à ce fatal venin qui, après avoir en secret fermenté dans le corps de l'homme, se manifeste tout-à-coup par des ravages effrayans, le germe de la corruption semé dans la société par la main des Rois, se développe tôt ou tard avec une épouvantable énergie. Quand il n'existe plus rien de sacré pour le Souverain, quand il se joue également du vice et de la vertu, de tous les devoirs et de toutes les bienséances, qu'il tremble, l'insensé! le jour des révolutions est proche, et il a lui-même brisé le sceptre dans sa propre main, ou dans celle de ses successeurs. Ici l'expérience parle plus haut que les principes; et si sa voix n'est

pas entendue, ce ne sera pas du moins parce qu'elle est trop foible.

Les premiers symptômes d'un changement dans l'esprit et le caractère français se déclarèrent à l'époque de ce jeu funeste connu sous le nom de Système. Un délire épidémique tourna toutes les têtes, une insatiable cupidité envahit tous les cœurs. La fièvre de l'or, qui consume lentement les mœurs des peuples, s'alluma dans le sein de la nation la plus généreuse, la plus désintéressée de l'Europe. Alors on eut une preuve trop certaine de l'affoiblissement des principes religieux, et l'on put présager de grands maux, parce qu'on apperçut de violentes passions.

Une brutale philosophie, en concentrant les espérances de l'homme dans le cercle étroit de cette vie, en ne lui parlant jamais que de ses sens, rétrécit et dégrade l'ame, exalte l'égoïsme, enflamme la cupidité, réveille et nourrit tous les vils penchans; la religion chrétienne, au contraire, qui a sa racine dans le ciel, mêle à toutes nos affections quelque chose de céleste, imprime à tous nos sentimens un caractère d'immortalité. Elle nous détache des objets périssables, de tout ce que renferme cette terre de douleur, pour nous attacher au seul être qui

ne passe point, et, pour l'amour de cet être, à nos semblables, que nous devons un jour retrouver dans un monde meilleur. C'est ainsi que la diversité des doctrines influe sur les mœurs des individus et des nations, les corrige ou les altère, selon que ces doctrines sont plus ou moins généreuses, plus ou moins sociales; et comme il y a l'infini entre la doctrine chrétienne et les doctrines philosophiques, il y eut aussi l'infini entre les mœurs du même peuple, à des époques rapprochées pour le temps, mais si prodigieusement éloignées pour les principes. Amour de Dieu et de l'homme, mépris de la propriété, voilà en deux mots tout le christianisme : amour de la propriété, haine de Dieu et de l'homme, voilà toute la philosophie. Le développement de ces deux propositions éminemment vraies dans toute leur étendue, offriroit des détails intéressans, mais qui nous écarteroient trop de notre sujet.

Toutefois, avant de reprendre la suite des événemens, je ne puis m'empêcher de faire encore une réflexion qui, ce me semble, a dû frapper souvent le chrétien qui observe et qui médite. Jamais la religion ne s'étoit montrée plus aimable et plus grande, jamais elle n'avoit répandu sur les hommes plus de bienfaits, qu'au

moment même où les hommes conjuroient sa ruine : comme si la Providence, sur le point de les abandonner à eux-mêmes, eût voulu, en quelque sorte, se justifier de cet abandon, et leur ôter toute excuse, en leur présentant dans toute sa beauté, disons mieux, dans toute sa divinité, cette foi qu'ils alloient détruire, pour mettre à la place, quoi ? grand Dieu !.... Mais n'anticipons pas sur ce qui nous reste à dire !

Avant qu'un gouvernement foible ou insensé eût permis d'attaquer la religion dans des ouvrages publics, l'incrédulité étoit moins, dans la plupart de ceux qui en faisoient profession, une doctrine raisonnée, qu'un système de vie, une sorte de morale pratique à l'usage des passions, fondée, il est vrai, sur l'exclusion du christianisme, sans néanmoins qu'on se mît fort en peine d'en prouver la fausseté et d'en abolir la croyance, sur-tout parmi le peuple. Il semble au contraire que les esprits-forts, presque tous distingués par leur naissance, cherchassent encore, dans la licence des mœurs et des opinions, une distinction nouvelle, peu honorable sans doute, mais qui ne laissoit pas cependant de flatter leur vanité, en paroissant les séparer du vulgaire par la supériorité d'esprit, autant qu'ils l'étoient déjà par celle de leur rang.

Si quelques-uns se mêloient de dogmatiser ; c'étoit en secret, avec mystère, et de bouche seulement, sans jamais exposer leur doctrine naissante au danger de la publicité et à l'épreuve de la contradiction. Aussi étoit-elle pressentie plutôt que connue : on appercevoit les effets, la cause demeuroit cachée ; on la sentoit comme la tempête, sans la voir ; et les orateurs chrétiens, effrayés de ce bruit sourd qui se faisoit entendre autour d'eux, spectateurs des premiers désastres, et en présageant de plus grands pour l'avenir, jetoient inutilement le cri d'alarme, et prophétisoient en vain à la société les fléaux prêts à fondre sur elle.

La société épicurienne du Temple étoit, au commencement du dernier siècle, comme la dépositaire de cette tradition d'impiété, et c'est probablement dans son sein que M. de Voltaire, encore jeune, puisa cette haine du christianisme qui s'envenimant avec les années, devint, non pas une passion, mais une véritable fureur ; une rage forcenée. L'histoire de la philosophie, pendant cinquante ans, n'est presque que l'histoire de ce poète énergumène ; et même il fut le premier qui déshonora le nom de philosophe en le substituant à celui d'esprit-fort, universellement décrié.

Ce qu'il y a de bien étrange dans un homme si extraordinairement vain, c'est qu'étant redevable à la religion chrétienne des plus belles productions de son génie, qui semble l'abandonner toutes les fois qu'il écrit sous l'influence d'une autre doctrine, il ait sacrifié l'intérêt de sa gloire aux préventions de son esprit ou au besoin de satisfaire sa haine.

Bayle avoit essayé d'ébranler par le raisonnement les bases de toute religion ; mais malgré ses historiettes et ses contes orduriers, Bayle est très-difficile à lire pour les gens du monde. Ses pesans in-folio, surchargés de citations, enflés de métaphysique, sont faits pour effrayer les lecteurs qui ne veulent qu'être amusés ; et il faut même le plus souvent, pour les entendre, un degré d'instruction qui n'est pas très-commun. M. de Voltaire employa des armes toutes différentes et bien plus dangereuses. Il alloit distribuant d'une main légère la raillerie et le sarcasme : sa plume intarissable versoit des flots d'ironie sur les objets les plus saints, en prose, en vers, et avec une fécondité qu'on admireroit si on ne frémissoit pas. Ainsi peu-à-peu l'on s'accoutumoit à considérer la religion sous un point de vue ridicule, à rire de ses pratiques, de ses dogmes, de ses ministres. Le respect

s'affoiblissoit insensiblement, on eût craint de compromettre son esprit en s'avouant chrétien; et la foi retirée dans le fond du cœur, y combattoit chaque jour avec plus de désavantage contre la honte, cet inexorable tyran des ames foibles.

D'un autre côté, l'on attaquoit les uns après les autres, dans des pamphlets répandus avec profusion, tous les points de l'histoire sacrée, tous les faits sur lesquels repose le christianisme. On cherchoit à le rendre odieux en le calomniant. Les plus atroces accusations, les assertions les plus mensongères étoient avancées sans preuves avec une hardiesse que la langue n'a pas de termes pour qualifier. En vain les réfutoit-on, elles étoient reproduites le lendemain dans des brochures nouvelles, toujours piquantes par la forme, et que l'on dévoroit avec avidité, tandis que la réfutation nécessairement plus sérieuse, n'étoit lue de personne. C'étoit sur-tout l'habitude de M. de Voltaire de ne répondre à ses adversaires que par des sarcasmes et des insultes quelquefois si grossières, que ses amis en rougissoient pour lui. On s'imagine bien qu'un tel homme s'effrayoit peu des censures de l'Eglise, il craignoit davantage les arrêts des parlemens; et peut-

être cette crainte eût-elle un peu amorti sa fougue irréligieuse, s'il ne se fût pas d'ailleurs ménagé, parmi les plus hauts personnages de l'Etat, des protecteurs puissans, qui plus d'une fois réussirent à le soustraire à l'animadversion de l'autorité.

On ne peut s'étonner assez de l'appui que trouvoit dans les grands, dans les ministres, et jusques dans les Rois, la philosophie nouvelle qui croissoit à l'ombre des trônes, en attendant le moment de les renverser. Il y a dans cette conduite des chefs des nations, quelque chose de si inconcevable, qu'il faut nécessairement recourir, pour l'expliquer, à une raison plus haute que la raison humaine; et ce n'est qu'en interrogeant la Providence, qu'en méditant ses profonds desseins, que l'histoire s'élevera jusqu'à la cause de ce prodigieux aveuglement.

Remarquons toutefois comme une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé sur la secrette conformité entre la réforme et la philosophie, que cette dernière reçut tout accueil dans les pays protestans (1): elle fut pour ainsi

(1) C'est en Hollande que s'imprimoient presque tous les livres philosophiques, et que se retiroient les écrivains que l'autorité publique poursuivoit en France. Ce peuple

dire reconnue et fêtée dans sa famille. Tous les Souverains du Nord de l'Europe manifestèrent leur penchant pour elle : ils attirèrent près d'eux les écrivains qui la propageoient, et quelques-uns même s'en composèrent une espèce de cour, où *la liberté* n'étoit pas toujours sans danger, ni *l'égalité* sans caprices. Un Monarque célèbre, et à qui ses talens militaires, plus peut-être que son génie politique, méritèrent le nom de grand, ne rougit point de se faire le disciple d'un poète exilé, qui l'accabloit de louanges en public, et en secret de sarcasmes; et par

---

de marchands, qui, dans cette guerre contre la société, ne voyoit qu'une spéculation mercantile, vendoit en Europe sa religion pour un peu d'or, comme un siècle auparavant il la trahissoit au Japon pour un vil intérêt de commerce. Voilà l'esprit du protestantisme, et l'on s'étonne qu'il y ait plus de richesses là où il domine! mais les richesses ne sont pas la force, comme l'ont prouvé les événemens. L'amour de la propriété n'est pas l'amour de la patrie, encore moins l'amour *du prochain*, l'amour de l'homme, sans lequel il n'y a point de sacrifice, ni par conséquent de société. Tout sentiment tendre et généreux s'éteint à la longue chez les peuples commerçans; la cupidité produit l'égoïsme, et l'égoïsme la cruauté. On frémit des barbares traitemens que les Anglais, et les Hollandais surtout, font subir de sang-froid à leurs esclaves dans les colonies. Partout où il n'y a pas *amour* de Dieu, il y a oppression de l'homme.

une déplorable bizarrerie, mêlant aux vertus d'un Roi les passions d'un sectaire, il ébranloit avec des opinions le trône qu'il affermissoit par des batailles.

Plusieurs années s'écoulèrent, pendant lesquelles on vit se répandre de Berlin dans le reste de l'Europe, une foule de productions impies, fruit de cette étrange association. Mais enfin le prince et le philosophe-poète se dégoûtèrent l'un de l'autre, et se séparèrent avec des procédés qui n'honorèrent aucun des deux. M. de Voltaire n'osant rentrer en France, où d'ailleurs il n'eût pas joui de toute la liberté dont il avoit besoin pour l'accomplissement de ses projets, après avoir erré quelque temps sur la frontière, alla se fixer près de Génève dans le château de Ferney, d'où il faisoit mouvoir, comme d'un centre, tous les fils de la conjuration philosophique. C'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur l'étendue et la profondeur des moyens que l'on mit en œuvre. Jamais le génie du mal n'ourdit avec plus d'art une plus horrible trame.

L'objet le plus important pour le parti étoit de s'emparer de l'opinion publique. Déjà l'on a vu avec quelle adresse M. de Voltaire avoit su intéresser à sa cause l'amour-propre de ceux

qui, sans beaucoup de lumières, avoient quelque prétention à l'esprit. Eh ! qui n'a pas eu France cette sorte de prétention (1)? De-là, dans l'homme qui en avoit le plus, cette extrême influence qu'il exerça soixante ans sur ses contemporains. L'éclat de ses talens, l'agrément de sa conversation, la politesse de ses manières, tout, jusqu'à ses richesses, le rendoit particulièrement propre à agir sur les premières classes de la société, plus disposées d'ailleurs à adopter les principes commodes de la philosophie, parce qu'approchant le prince de plus près, elles s'étoient aussi plus corrompues, durant la régence, par l'exemple de ses vices. Dès son entrée dans le monde, M. de Voltaire se trouva lié avec les hommes de la plus haute distinction, et il ne parut point étranger parmi eux. A mesure que sa gloire s'augmenta, il fut recherché davantage. On crut son talent nécessaire pour embellir les fêtes de la cour. Les grands, les ministres, les favorites, tout ce qui avoit du pouvoir, tout ce qui aspiroit à la considération que donne l'esprit, se pressoit autour du suprême dispensateur de ce genre de réputation.

---

(1) Cet amour de *l'esprit*, destructif de *la raison*, a toujours été le caractère des siècles de décadence.

Il faut voir dans sa correspondance, si curieuse à tant d'égards, comme il sait tirer parti de toutes les vanités, et même des plus sottes. La louange n'eut jamais plus de séduction que dans sa bouche et sous sa plume. Il enivroit d'encens les Souverains du Nord : c'étoit entr'eux et lui un commerce de flatteries, dont il savoit adroitement se prévaloir en faveur de sa secte. Tel étoit sur-tout son ascendant sur Frédéric, qu'il obtint de ce prince une ville sur les bords du Rhin, où les philosophes rassemblés devoient travailler de concert et sans relâche *à la propagation des lumières* ; mais ce projet formé par l'ardent vieillard manqua, à son grand regret, par la foiblesse de ceux qui devoient y concourir, et que la gloire de donner au monde le spectacle d'une république de sages, ne put déterminer à renoncer aux délices de Paris. Long-temps il conserva de cette mollesse de ses disciples un ressentiment qu'il exhale dans ses lettres en des termes fort énergiques. Ce qui l'irritoit sur-tout, c'étoit la comparaison de cette indifférence avec le zèle des chrétiens pour répandre la foi. Ah ! sans doute ; c'est de ceux-ci que l'on peut attendre des sacrifices, parce que ces sacrifices ont pour eux un motif et une récompense : mais des apôtres du néant !

des sectateurs de l'intérêt personnel ! certes il falloit être bien confiant pour se promettre de leur part rien de semblable.

Un autre effet de l'exaltation de l'amour-propre fut de multiplier à l'infini le nombre des gens de lettres, et d'augmenter sans mesure leur prépondérance. Ils devinrent un véritable corps dans l'Etat, et un corps d'autant plus dangereux, qu'essentiellement actif, il ne pouvoit, dans une société constituée, exercer son activité que pour détruire. *Je suis grand démolisseur*, écrivoit M. de Voltaire (1), et ce mot convenoit au dernier barbouilleur de papier, comme au premier poète de la nation. De plus, tout homme qui désiroit se faire un

---

(1) Lettre du 1er janvier 1770 à madame Du Deffant; et dans une lettre du 15 septembre 1775 à M. d'Argental : « Je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux. » Il auroit pu ajouter des haches et des poignards. Le 29 juillet 1775, il écrivit au roi de Prusse : « Il faudroit bou-» leverser la terre pour la mettre sous l'empire de la phi-» losophie. » Ailleurs (lettre du 26 janvier 1762 à M. d'Argental) il regrette que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches pour effectuer *par le fer et par la flamme* cette opération philantropique. Ce n'est pas là, sans doute, du fanatisme; c'est de la tolérance et de l'humanité....: philosophiques.

nom, ou parvenir aux honneurs littéraires ; étoit forcé de prostituer sa plume au parti dominant, qui seul disposoit des places académiques et des trompettes de la renommée. Tous les journaux accrédités étoient entre ses mains ; et malheur à l'écrivain qui osoit défendre la religion ou montrer de l'attachement pour elle : bientôt des satires violentes, des torrens d'invectives imposoient silence au téméraire, on le couvroit d'un ridicule ineffaçable, on le diffamoit par de noires calomnies ; sa voix, s'il essayoit de répondre, se perdoit au milieu des clameurs philosophiques ; et l'infortuné, en butte à une implacable persécution, étoit enfin trop heureux d'échapper par l'oubli à la haîne de ses adversaires.

Pendant qu'on fermoit ainsi la bouche aux écrivains religieux, l'auteur de la plus mince brochure, pourvu qu'elle fût bien impie ou bien obscène, étoit loué, encouragé. M. de Voltaire lui écrivoit une lettre flatteuse ; Dalembert le prônoit dans les sociétés. A la faveur du nom de philosophe, un sot devenoit incontinent un homme d'esprit, même de génie : un misérable sans mœurs, sans probité (et l'on en citeroit une foule d'exemples), étoit accueilli, fêté chez des fermiers-généraux, chez des sei-

gneurs, chez des ministres : on s'intéressoit à sa fortune, on lui procuroit des emplois, et après qu'on avoit tout fait pour lui, il ne s'en croyoit pas moins en droit de déclamer contre le gouvernement, qui ne savoit pas rendre justice à un mérite tel que le sien.

La Sorbonne par ses censeurs, les Evêques par leurs mandemens, les Parlemens surtout par leurs arrêts contre les ouvrages, et quelquefois même contre les auteurs, mêloient à tant de prospérité quelques dégoûts et quelques alarmes. Les corps se corrompent bien moins vîte que les individus ; il y a en eux je ne sais quelle force qui résiste aux innovations, repousse les nouvelles maximes, les nouveaux usages, en un mot, tout ce qui contrarie l'ordre existant : aussi n'arrive-t-il jamais de grands changemens dans l'Etat, qu'ils n'aient été auparavant détruits ou affoiblis. De-là les efforts constans de la philosophie pour avilir et rendre odieuse la magistrature ; de-là le ridicule qu'elle versoit à pleines mains sur les corporations religieuses, sur les assemblées ecclésiastiques. Elle alloit *démolissant* les unes après les autres toutes les colonnes sur lesquelles repose l'édifice social, sans prévoir qu'elle même finiroit par être écrasée sous ses ruines.

Cependant il ne suffisoit pas de s'être emparé des premiers rangs de la société. Les révolutions commencent par les grands, mais elles ne s'achèvent que par le peuple; c'étoit donc le peuple qu'il importoit spécialement de pervertir. Ici la plume se refuse à retracer tous les genres de moyens qu'on employa pour atteindre ce but : toutes les infamies philosophiques n'ont pas été révélées, tout n'a pas été dit sur l'affreuse corruption de cette exécrable secte, *et tout ne se peut dire :* il est des horreurs qui doivent être ensevelies dans un silence éternel (1). Mais en se bornant à ce qui est public, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans la multiplicité des livres impies la première cause de l'anéantissement des principes religieux et de la destruction de la morale. Répandus avec profusion, donnés plutôt que vendus, des hommes même étoient payés pour les distribuer gratuitement dans les colléges et dans les campagnes. Le laboureur les lisoit dans sa chaumière, comme le seigneur dans son château, et bientôt le château

(1) L'Auteur a eu en main *la preuve écrite* des faits qu'il indique sans pouvoir les énoncer. *En France, au dix-huitième siècle, la débauche a eu son apostolat :* encore une fois, tout n'a pas été dit sur la philosophie, et tout ne se peut dire.

fut incendié par le laboureur instruit de *ses droits ;* et un peu après, par un juste retour, la chaumière elle-même disparut dans l'universel bouleversement.

L'irréligion, dont le club d'Holbach fut long-temps le foyer le plus actif, prenoit tous les tons, toutes les formes, se couvroit de tous les masques, dans les nombreux ouvrages qu'elle enfantoit chaque jour. Raisonnement, plaisanterie, assertions mensongères, fausses citations, érudition fastueuse, pompeux étalage de tolérance et d'humanité, phrases sentimentales, peintures voluptueuses, tout étoit mis en œuvre ; et comment la jeunesse surtout n'eût-elle pas succombé à de si puissantes séductions? Joignez-y les sociétés occultes qui se propageoient par l'attrait du plaisir et du mystère (1), l'établissement des académies et des spectacles

---

(1) Sur les sociétés occultes et leur influence dans la révolution, voyez *les Mémoires sur le jacobinisme*, par M. l'abbé Barruel. Quelque temps avant sa mort, Frédéric, plus attaché encore à son trône qu'à sa philosophie, dénonça à la cour de Bavière la conspiration des illuminés, et la cour de Bavière s'empressa de communiquer aux autres cours les preuves et le plan de cette vaste conjuration contre la société. Aujourd'hui que nous sommes plus que jamais éclairés par l'expérience, c'est aux gouvernemens de voir jusqu'à

dans les petites villes, et la dépravation des mœurs, qui en étoit la suite. La philosophie entroit dans l'ame par tous les sens : elle allaitoit d'impiété la génération naissante ; et semblable à cet insecte dont la piqûre empoisonnée introduit dans le cœur du fruit à peine sorti de sa fleur un principe de corruption, elle déposoit dans le sein de la société le germe fatal qui devoit y porter bientôt la pourriture et la mort.

Déjà l'on appercevoit dans les mœurs publiques et privées des changemens d'un présage sinistre. Tous les liens se relâchoient insensiblement, tant ceux qui attachent la famille à l'Etat, que ceux qui unissent l'individu à la famille (1). Il y avoit dans les hommes une

---

quel point il convient de tolérer ces dangereuses associations, qu'on supprimera toujours plus facilement qu'on ne les surveillera.

(1) Au moment de la révolution, quatre cents causes ou requêtes en séparation étoient en instance au parlement de Paris, et le double au tribunal du Châtelet. L'affoiblissement du nœud conjugal en préparoit l'entière dissolution, et la loi du divorce, tant réclamée par la philosophie, vint bientôt sanctionner le libertinage. On peut juger des progrès de la corruption par le nombre toujours croissant des enfans trouvés. En 1670, le grand hospice de Paris contenoit cinq cent douze de ces malheureuses victimes de la débauche ;

tendance visible à s'isoler ; car l'erreur divise, comme la vérité rapproche. Les corps eux-mêmes, fatigués d'une lutte pénible, se laissoient entraîner au mouvement général. La noblesse, la magistrature, le militaire, le gouvernement, tout se croyoit abus : la société s'effrayoit d'elle-même.

Après avoir long-temps dominé sur l'Europe, moins encore par la force de ses armes que par l'autorité de ses vertus et l'ascendant de son génie, la France se dépossédant elle-même d'un si noble empire, s'humilioit aux pieds de ses antiques rivales, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de toutes les nations protestantes, dont elle singeoit les mœurs, exaltoit les lois, prônoit les lumières, admiroit la littérature, et adoptoit jusqu'aux modes. Ce n'étoit plus ces Français si brillans, si fiers, et quelquefois si vains ; il sembloit qu'ils eussent mis leur orgueil à s'abaisser, à s'avilir : peuple dégénéré même de ses vices!

---

sous la régence du duc d'Orléans, en 1720, on y en comptoit quatorze cent quarante-un, et en 1745, vers le milieu du règne de Louis XV, trois mille deux cent vingt-quatre. Le nombre en est incalculable sous Louis XVI, qui assigna des fonds plus amples, et créa de toutes parts de nouveaux hospices pour les recueillir.

Le petit esprit, le goût des frivolités, la fureur des jouissances formoit le caractère national. Tous les rapports entre les personnes étoient intervertis, tous les rangs confondus, toutes les bienséances violées. On entendoit des femmes disserter gravement sur les sciences, les arts, la philosophie, dans le même cercle où des militaires brodoient ou faisoient des nœuds. Des magistrats, des ministres, des femmes titrées, de plus grands personnages encore, prostituant leur dignité, se donnoient en spectacle sur des théâtres de société. La vieillesse, réduite à se taire devant l'enfance insolente et présomptueuse, n'inspiroit que le mépris, ne recueilloit que l'insulte : véritable anarchie de mœurs, qui préparoit et annonçoit l'anarchie politique.

A mesure que le respect pour les hautes fonctions de la société s'affoiblissoit, l'histrionage et les plus vils métiers acquéroient une considération scandaleuse. Là où il y avoit des richesses, il n'y avoit plus d'infamie. Le plaisir étoit le dieu auquel on sacrifioit tout, et cependant de tous côtés éclatoient des plaintes amères sur le malheur de la condition humaine. Fatiguées et non assouvies, les passions s'irritoient de leur impuissance. On vit avec étonnement une mul-

titude d'hommes consumés au sein de la mollesse par une sombre mélancolie : ils demandoient le bonheur à leurs sens, et leurs sens éteints ne leur offroient pas même des jouissances : alors dégoûtés de tout, et repoussés de toutes parts en eux-mêmes, où ils ne trouvoient qu'un vide affreux que le désespoir creusoit sans cesse, ils se délivroient par le suicide de l'importun fardeau d'une vie sans consolation et sans espérance (1). Chose étrange que les doctrines de volupté n'aient jamais pu faire un heureux, et que cette merveille fût réservée comme tant d'autres à la doctrine de la croix!

Nous avons considéré la philosophie dans les moyens qu'elle employa pour se propager, et dans quelques-uns de ses effets : si nous l'envisageons en elle-même, je veux dire dans ses opinions, qu'appercevrons-nous, sinon un monstrueux chaos d'idées incohérentes, de principes révoltans, d'absurdes et odieux systêmes? Lorsque les novateurs du seizième siècle attaquèrent l'Eglise romaine, unis seulement pour détruire, ils se divisèrent en une foule de sectes aussi différentes entr'elles qu'elles

(1) Mille quatre cent trois individus des deux sexes se suicidèrent en 1780 dans la seule généralité de Paris.

l'étoient de la religion catholique. La raison de l'homme une fois reconnue pour unique juge de la foi, il n'y avoit point de motif pour que personne soumît sa raison à celle d'autrui, et dès-lors il dut y avoir, et il y eut en effet autant de religions que d'individus. La philosophie, partant du même principe, arriva nécessairement au même résultat. Opposés sur tout le reste, ses disciples ne s'accordoient que dans leur haîne pour le christianisme, et cette haîne seule donnoit droit au titre de philosophe, comme la haîne de l'Eglise romaine à celui de protestant, et encore, dans ces derniers temps, comme la haîne de la royauté à celui de jacobin. Ce n'étoit, sous différens noms, que la révolte de l'orgueil contre l'autorité, et par conséquent contre Dieu, source de toute autorité ; d'où il suit, pour le dire en passant, que la réforme devoit infailliblement aboutir à l'athéïsme.

Le sceptique Bayle combattit Spinosa ; mais en même temps il soutint la possibilité d'une république d'athées, et il voulut constituer la société sans Dieu, comme Luther et Calvin constituoient la religion sans chef.

Il ne paroît pas que M. de Voltaire ait jamais méconnu l'existence d'un premier être : c'est la

seule vérité qu'il ait constamment respectée, si toutefois c'est respecter la vérité que d'en rejeter les conséquences. Incertain de l'immortalité de l'ame et de la liberté, il ébranle et raffermit tour-à-tour ces deux grands fondemens de la morale (1). Son imagination mobile que rien ne guide, que rien n'arrête, l'entraîne successivement dans les routes les plus opposées. Tantôt il reconnoît dans l'univers une providence protectrice qui dispose et règle tout avec une sagesse infinie : tantôt, faisant remonter la philosophie vers sa source, il renouvelle les dogmes insensés du portique, et se plaît à rendre au destin son sceptre de fer que le christianisme lui avoit arraché. Je ne dirai rien de ces inconséquences : tout-à-l'heure nous en verrons de bien plus étranges dans Diderot, et il

(1) Il est bien difficile de penser que les chefs du parti philosophique fussent toujours de bonne foi dans leur apparente incrédulité. On les voit, dans l'intimité de leur correspondance secrète, se consulter mutuellement et se communiquer leurs doutes sur les mêmes points qu'ils décidoient si affirmativement en public. Après avoir rejeté la vérité que leur présentoit l'autorité divine, ils cherchoient dans l'autorité de l'homme la conviction de l'erreur, et ne pouvoient l'y trouver. Voy. *la Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse et Dalembert.*

ne faudra pas s'en étonner ; car si *rien n'est vrai sur rien*, comme le prétendent nos sages, tout peut également se soutenir, et la variété n'est qu'un plaisir de plus. Du moins, M. de Voltaire ne varia pas un instant dans sa haîne pour la religion chrétienne ; il l'abhorroit encore plus qu'il ne chérissoit la gloire, ou plutôt il avoit mis une horrible gloire à la détruire. Les preuves de cet affreux complot sont consignées dans la volumineuse correspondance que ses éditeurs ont pris soin de nous conserver, monument d'une rage sur-humaine, et que l'enfer seul peut expliquer et punir. Le dirai-je ? me pardonnera-t-on de le rappeler, ce cri, cet épouvantable cri, *écrasez l'infame !* . . . Grand dieu ! cette religion à qui l'Europe doit ses lois, ses mœurs, sa civilisation ; cette religion qui a aboli parmi nous l'esclavage, l'infanticide, les sacrifices humains, les guerres exterminatrices ; cette religion toute dévouée au soulagement des misères humaines, qui ordonne au riche de nourrir le pauvre, au pauvre de respecter les propriétés du riche ; qui, dans les trésors de son immense charité, a des secours pour tous les besoins, des consolations pour toutes les douleurs, des baumes pour toutes les blessures ; qui défend la pensée même du mal,

et ne connoît point de crimes inexpiables, parce qu'elle peut appliquer des mérites infinis ; qui offre le pardon au repentir, et à la vertu une récompense digne d'elle ; religion sublime de sainteté et d'amour, c'est elle que l'on veut ravir à l'humanité, c'est elle que l'on nomme infame!... Ah! je le dis à mon tour, je le dis aux gouvernemens instruits par l'expérience ; je le dis à tous les hommes à qui la tranquillité, l'ordre, la morale, la société sont chères : *écrasez l'infame!* écrasez cette philosophie destructive qui a ravagé la France, qui ravageroit le monde entier, si l'on n'arrêtoit enfin ses progrès : encore une fois, *écrasez l'infame!*

M. de Voltaire attaquoit l'existence de la révélation : Jean-Jacques Rousseau en contesta la nécessité, et même la possibilité. Né au centre du calvinisme, ses ouvrages ne sont que le développement des principes religieux de Calvin et de la doctrine politique de Jurieu. Il emprunta de l'un le dogme anarchique de la souveraineté du peuple, et il en fit la base du Contrat social. Il apprit de l'autre à interpréter l'Écriture par la raison seule, et sa raison n'y vit qu'un pur déïsme. Calvin se figuroit un culte sans sacrifice ; Jean-Jacques imagina une reli-

gion sans culte. Calvin nioit le mystère de la présence réelle, parce qu'il ne le pouvoit comprendre ; Jean-Jacques, plus conséquent, nia tous les mystères, parce qu'ils sont tous également incompréhensibles. Subjugué néanmoins par la beauté divine du christianisme, terrassé par ses bienfaits, il lui rendit plus d'une fois d'éclatans hommages, et il trouva dans son cœur des paroles pour le louer dignement. Il semble que pour être chrétien il suffise d'être sensible ; car Rousseau lui-même est chrétien toutes les fois qu'il s'abandonne au sentiment, et il ne cesse de l'être que lorsqu'il commence à raisonner. C'est alors qu'entassant sophismes sur sophismes, il tombe à chaque instant dans les inconcevables contradictions qu'on lui a si justement reprochées.

Agrégé assez tard à la secte philosophique, il conserva toujours avec la foi d'un dieu l'espérance d'un avenir, et ces deux grandes pensées vivifiant son génie, lui inspirèrent quelques pages d'une noble et touchante éloquence. C'est ce qui le distingue principalement des écrivains athées, secs et glacés comme leur doctrine. Mais cette éloquence séduisante ne le rend que plus dangereux : il enflamme et passionne le lecteur, et de-là ce déplorable enthousiasme dont il a

long-temps été l'objet, quoique, à ne le juger que sur ses aveux, jamais il n'ait existé d'être plus odieux et plus méprisable : débauché, menteur, fripon, insociable, ingrat, sans pitié pour ses propres enfans qu'il envoyoit froidement périr dans un hôpital, tel est le portrait qu'il fait de lui-même, tel est l'homme qu'il élève au-dessus de tous les hommes avec une naïveté, disons mieux, avec une impudence d'orgueil qui étonne, s'il est possible, encore plus qu'elle n'indigne.

Les politiques modernes qui ne voient dans les querelles religieuses que des disputes de mots, parce qu'ils ne voient dans la religion elle-même qu'un nom, croient signaler leur sagesse en réclamant la tolérance de toutes les opinions. Mais sans relever ce qu'a de choquant ce mot d'*opinions* appliqué indistinctement à la vérité et à l'erreur, et tout ce qu'il peut y avoir d'oppressif dans cette *tolérance* même de la vérité (1), nous remarquerons que c'est pourtant

(1) Quelques souverains d'Allemagne, pour lesquels il semble qu'il n'ait point existé de révolution, travaillent avec ardeur à établir l'indifférentisme dans leurs états. Mais qu'ils y prennent garde; tout s'ébranle ensemble, parce que tout se tient dans la société : le trône est bien près de l'autel, et les peuples achèvent quelquefois ce qu'ont commencé les rois.

une erreur théologique qui, développée par Jean-Jacques dans toutes ses conséquences, a produit en dernier résultat la subversion de la société. Qui auroit cru, il y a vingt ans, que le dogme du péché originel eût une si grande importance politique? Mais d'abord si on le nie, toute la religion s'écroule; car si l'homme n'a rien à expier, il n'étoit donc pas besoin de réparateur, et le christianisme n'est qu'une fable. Cependant « nul Etat ne fut fondé que » la religion ne lui servît de base » (1) : donc renverser la religion, c'est renverser l'Etat, selon Rousseau lui-même. « L'homme naît » bon » dit-il; d'où il conclut que c'est la société qui le corrompt; ce qui le conduit à voir la perfection de l'homme dans l'absence de toute société (2). Ce n'est pas tout. Sans la société, les facultés intellectuelles de l'homme, sa pensée, sa raison ne sauroient se développer; donc la raison et la pensée sont contre nature, et

(1) *Contrat Social*

(2) Voyez *sa lettre à M. de Beaumont.* Cherchant, dit-il, la cause des contradictions et des vices qu'on remarque parmi les hommes, « je la trouvai dans notre ordre » social, qui, de *tout point contraire à la nature* que rien » ne détruit, la tyrannise sans cesse, et lui fait sans cesse » réclamer ses droits. »

l'homme qui pense est un animal dépravé » (1). Bossuet, Pascal, Leibnitz, Newton, Fénélon étoient *des animaux dépravés*, et le sauvage de l'Aveyron totalement dépourvu d'idées, est le modèle de la perfection humaine. Donc encore tout ce qui abrutit l'homme, tout ce qui le ramène à l'ignorance et aux mœurs de la vie sauvage, le rapproche de sa nature. Comparez la doctrine du maître à la conduite des disciples, et tremblez d'un faux principe, plus que d'aucune action coupable.

Il y a dans l'homme une rectitude d'esprit, une logique naturelle, qui ne lui permet pas de s'écarter à demi de la vérité; il faut qu'il avance dans la route où il est une fois entré, et l'erreur n'est si dangereuse, que parce qu'on en tire nécessairement, un peu plus tôt, un peu plus tard, toutes les conséquences. C'est ce qui nous engage à dire quelques mots du système de M. de Condillac, sur l'origine des idées, système emprunté de Locke, et qui, produit sous les auspices de la philosophie, doit par cela seul inspirer de la défiance.

Tous les métaphysiciens, avant Locke et M. de

---

(1) *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.*

Condillac, avoient cru devoir remonter jusqu'à Dieu pour expliquer la pensée de l'homme. Ils n'imaginoient pas qu'on pût chercher ailleurs que dans l'intelligence suprême la raison des intelligences créées. Descartes supposoit qu'en créant l'ame humaine, Dieu y imprimoit les idées comme on imprime un cachet sur la cire : ce fut assez long-temps l'opinion dominante. Leibnitz aussi croyoit les idées préexistantes ; mais selon lui elles n'existoient dans l'ame que comme une statue existe dans un bloc de marbre qui n'a pas été taillé : la statue y est toute entière ; mais pour être apperçue il faut que le ciseau l'en tire ; de même à-peu-près l'attention excitée par les objets extérieurs rend les objets sensibles. Malebranche, frappé des insurmontables difficultés qu'offre le système des idées innées, de quelque manière qu'on le modifie, chercha dans le fond même du christianisme une explication plus satisfaisante de ce grand phénomène de la pensée. Il remarqua que puisque les hommes s'entendent, il faut qu'ils aient des idées semblables, et que des idées semblables supposent un modèle commun, une idée archétype, immuable, éternelle, qui ne peut se trouver que dans l'être éternel et immuable, c'est-à-dire, en Dieu. Donc Dieu, ou

la pensée, *le verbe* de Dieu est la lumière qui éclaire les intelligences, *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Saint-Jean). Il observa de plus que l'ame qui a la connoissance et la compréhension de ses idées, n'a que le sentiment de ses modifications, entièrement incompréhensibles pour elle : donc ses idées ne sont point des modifications de sa substance; donc elle ne les voit pas en elle-même; donc elle les voit en Dieu, puisqu'elle ne peut les voir que là où elles existent nécessairement, et où toutes les autres intelligences les voient comme elles, et de la même manière qu'elle. On peut sans doute rejeter ce systême, même, pour plus de commodité, sans en examiner les preuves : on peut rire de l'auteur, et traiter de *fou* l'un des plus sublimes génies dont s'honore le genre humain : il seroit néanmoins, ce me semble, encore plus beau et plus difficile de lui répondre.

Un vieil axiôme avoit long-temps régné dans l'école : *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu.* M. Locke essaya de le faire revivre. Il soutint que toutes nos idées nous viennent des sens, attribuant ainsi au corps, c'est-à-dire à la matière, la faculté de produire la pensée, ce qui n'étoit pas fort différent d'ac-

corder la pensée à la matière elle-même. Aussi, quoi qu'on en ait dit, M. Locke étoit conséquent à ses principes, quand il n'osoit affirmer que Dieu ne pût pas rendre la matière pensante ; et loin de s'étonner de la hardiesse du philosophe, il faut admirer la réserve du logicien.

Qu'on me permette d'indiquer ici un rapprochement au moins singulier. Dans le même temps où une métaphysique erronée soumettoit, pour ainsi parler, l'ame aux sens, la volonté aux organes, l'être simple à l'être multiple et composé, une absurde et coupable politique assujettissoit le souverain au peuple, le pouvoir au sujet, et le chef ou *l'ame* de la société au *corps* de la société. Les vérités morales sont comme des cordes à l'unisson, on ne sauroit en toucher une que toutes les autres ne s'ébranlent.

Du principe que toutes nos idées viennent des sens, M. de Condillac conclut qu'elles ne sont que *des sensations transformées :* doctrine, je ne crains point de le dire, essentiellement matérialiste, puisqu'elle fait de la pensée une pure opération du cerveau, lequel digère les idées comme l'estomac digère les alimens, et qu'elle transforme la créature la plus noble, l'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, en un véritable automate, une statue organisée,

une machine pensante ; si la langue permettoit d'allier ces deux mots, comme le système de M. de Condillac allie ces deux idées. Je sais que ce ne sont pas là les conclusions de l'auteur ; mais s'il lui a plu d'être inconséquent pour n'être pas trop immoral, d'autres, et nous l'avons vu, ne craindront point d'être immoraux pour n'être pas inconséquens, et ils nous diront que la pensée *se forme dans le diaphragme*, ou qu'elle *s'élabore dans les viscères du bas-ventre.*

Or, admirez la marche progressive de l'erreur. La philosophie ne voit dans l'homme que son corps, et bientôt après elle n'apperçoit dans l'univers que la matière ; elle nie Dieu après avoir nié l'ame ; et se perdant dans une succession infinie d'effets sans cause, elle s'efforce d'expliquer l'intelligence avec l'étendue, la force avec le mouvement, l'éternité avec le temps, l'ordre avec le hasard. C'est en deux mots toute la doctrine de Diderot, chrétien, déïste, athée, inexplicable assemblage de toutes les contradictions, et digne à ce titre de présider à l'Encyclopédie, chaos monstrueux de toutes les opinions, édifice sans architecte, où chacun apportoit sa pierre et la plaçoit à son gré, véritable Babel de la philosophie, à

qui, dans le délire de son orgueil, il étoit réservé de donner une seconde fois au monde le spectacle de *la confusion des langues*, comme pour attester à jamais l'incurable infirmité de la raison humaine.

Tandis que l'Eglise étoit ainsi attaquée dans sa foi, les restes factieux du jansénisme, secondés par les Parlemens, ébranloient violemment sa discipline. On entravoit de mille manières la juridiction épiscopale. Existoit-il dans un diocèse un prêtre scandaleux, il étoit sûr de trouver parmi les magistrats de l'appui contre son évêque, réduit souvent à souffrir en silence des désordres honteux pour la religion. Chaque jour voyoit naître de nouveaux attentats de la puissance civile contre l'autorité ecclésiastique. Chose inouie depuis l'origine du christianisme, les sacremens étoient administrés par ordre des tribunaux. La saisie du temporel des curés et des évêques suivoit immédiatement leur refus d'obtempérer. En vain le clergé réclamoit contre cette révoltante violation de toutes les règles et de toutes les lois; il ne trouvoit dans le Gouvernement qu'une protection précaire et toujours incertaine. La foiblesse et l'indécision régnoient dans les conseils de la Cour, qui tantôt cassoit les arrêts des Parlemens pour appaiser les

plaintes des évêques, tantôt exiloit les évêques pour calmer les murmures des Parlemens : politique petite et fausse, dont la Cour elle-même ne tarda pas à porter la peine (1).

Comme l'erreur produit l'erreur, les désordres amènent les désordres. Lorsque des magistrats s'arrogeoient le droit d'ordonner dans l'Eglise, des avocats y usurpoient la fonction d'enseigner. De-là cette foule d'écrits heureusement oubliés, où ces docteurs de la veille, ces prédicateurs sans mission, fiers d'un vain parlage, et se croyant appelés à réformer l'Eglise, parce qu'ils se sentoient disposés à la troubler, étaloient avec un risible orgueil leur théologie de barreau. Cependant, à mesure que les premiers auteurs de tous ces troubles, les disciples de Quesnel, trouvoient dans l'autorité ecclésiastique plus d'opposition, ils portoient plus impatiemment le joug de la subordination, et faisoient plus d'efforts pour s'y soustraire. Toute dépendance leur pesoit, et surtout celle du Saint-Siége, dont on put reconnoître alors

(1) Il est à remarquer que les prétentions des magistrats sur l'autorité ecclésiastique précédèrent leurs entreprises contre l'autorité royale, comme la destruction de la religion par la philosophie a précédé le renversement du trône.

plus que jamais l'extrême utilité même politique, puisque, s'il n'étouffa pas entièrement l'erreur par ses décrets, du moins il l'empêcha de s'étendre, et préserva l'Eglise et l'Etat des grandes divisions qui les auroient infailliblement déchirés, si les questions débattues alors avec tant de chaleur étoient demeurées indécises jusqu'à la convocation toujours tardive et souvent impossible d'un concile général. Les jansénistes l'appeloient à grands cris, comme autrefois les réformés, et pour preuve de leur disposition à s'y soumettre ils commençoient par résister ouvertement à l'autorité de l'Eglise qui les condamnoit. On appercevoit en eux un penchant bien marqué vers le presbytéranisme, penchant qui a toujours été en croissant jusqu'à nos jours. Et dernièrement encore ne les avons-nous pas vus renouveler les rêveries des millénaires, si chères à cette secte, parler comme elle de *l'obscurcissement* de l'Eglise, et annoncer que l'antechrist sortiroit du siége même de l'unité catholique?

Unis avec les philosophes par une haîne commune contre les Jésuites, qui, placés aux avant-postes de la religion, et dignes de se montrer aux premiers rangs de ses défenseurs, combattoient sans relâche avec un dévouement

qu'on ne reconnoîtra jamais assez, l'hérésie et l'incrédulité, ils parvinrent par d'odieuses et sourdes manœuvres à aigrir de vieilles préventions des Parlemens contre cette société célèbre qu'on affectoit de croire dangereuse aux rois, dans le temps même où l'on ne cherchoit à la détruire que pour renverser plus aisément les rois. Des ministres coupables et mus par de viles passions, trompèrent des princes foibles et sans lumières, et les Jésuites furent supprimés, au grand étonnement de Frédéric et de Catherine, qui s'empressèrent d'offrir aux illustres proscrits un asile dans leurs états.

On a prétendu que l'Angleterre, cette éternelle ennemie de la France, n'avoit pas été étrangère aux intrigues qui préparèrent leur destruction; et cette conjecture, fondée sur le rapprochement de plusieurs faits singuliers, n'est pas sans vraisemblance. Ce qui du moins n'est pas douteux, c'est qu'elle vit avec une joie qu'elle ne dissimula même pas, sa rivale se priver elle-même des avantages immenses qu'elle retiroit des missions des jésuites à l'Amérique et aux Indes; et on peut remarquer en effet que notre puissance dans ces contrées a toujours été en diminuant depuis la ruine des missions.

Il est bien extraordinaire qu'on ait pu réussir à inspirer aux souverains de la défiance et presque de la terreur, pour un ordre nécessairement ami des souverains, puisqu'il ne peut, par sa nature même, exister que dans des monarchies. Mais les gouvernemens, saisis *de cet esprit d'imprudence et d'erreur, de la chûte des rois funeste avant-coureur*, étoient alors condamnés à s'aveugler sur les hommes comme sur les événemens, et à méconnoître leurs plus clairs intérêts. Agités d'une vague inquiétude, et tourmentés, ce semble, par le pressentiment de leur fin prochaine, tout leur faisoit ombrage, comme tout fait peur à ceux qui marchent dans les ténèbres.

En abolissant les Jésuites, on abolit en France l'éducation publique; car ce n'étoit pas une éducation publique que celle qu'on recevoit dans un collége, où il n'y avoit ni unité d'esprit, ni unité d'enseignement (1),

(1) On peut enseigner les mêmes choses dans plusieurs écoles, sans qu'il y ait pour cela *unité d'enseignement*, à cause de la diversité des méthodes, et surtout à cause de tous les développemens, de toutes les idées accessoires dont se compose l'ensemble de l'instruction, et qui varient selon le caractère et les opinions particulières de chaque maître.

parce qu'il ne peut y avoir d'unité d'aucune espèce que dans un corps, dont les membres, obéissant à une seule pensée, concourent à une seule action.

On ne sait pas assez tout ce que l'éducation exige de zèle, de talens et de vertus dans ceux qui s'y consacrent; quelle rigueur de surveillance, quelle tendresse de soins, quelle douceur, et en même-temps quelle fermeté sont nécessaires dans le gouvernement de ces républiques enfantines, où l'attention, la patience, la réserve et la gravité des chefs, doivent être en raison de la légèreté et de la vivacité des sujets. Or,

---

Mais quand l'enseignement seroit semblable, il ne s'ensuivroit pas que l'éducation fût la même; et c'est ce que beaucoup de gens ne sauroient concevoir, parce qu'ils ne comprennent pas que l'éducation ne consiste point uniquement à faire entrer dans la tête des enfans quelques mots de latin ou quelques démonstrations mathématiques, mais à former ces cœurs et ces esprits tout neufs, à les nourrir du lait fortifiant de la religion et de la morale, à y faire naître le goût et l'amour de la vertu, plus encore par des exemples que par des discours. C'est tout l'homme qu'il faut former, et former pour la société : noble et sublime ministère, dont l'exercice est un perpétuel dévouement, que la société peut bien demander pour un peu d'or à l'intérêt, mais qu'elle n'obtiendra jamais que de la religion, parce qu'elle seule peut égaler la récompense au sacrifice.

comment trouver dans les maîtres des qualités si rares, si on ne les forme eux-mêmes par une éducation qui leur soit propre, et s'ils ne sont constamment assujettis à une règle inflexible, sous l'autorité d'un supérieur qui veillant sur eux à tous les instans, les conseille, les dirige, les réprimande, les encourage, et soit enfin comme l'ame qui anime les divers membres de ce vaste corps.

Ce régime à-la-fois doux et sévère, étoit le chef-d'œuvre de l'institut des Jésuites. On crut pouvoir les remplacer par des instituteurs mercenaires, la plupart mariés, sans aucun lien commun, sans subordination, divisés de principes, indifférens au bien, et qui, dans les nobles fonctions qui leur étoient confiées, au lieu d'un devoir à remplir, ne voyoient qu'un salaire à gagner. Il n'étoit pas difficile de prévoir ce qui résulteroit d'un tel changement. Des désordres de toute espèce s'introduisirent dans les nouveaux colléges: nulle surveillance pour les élèves, nulle discipline pour les maîtres; quelques-uns y portèrent la corruption de leurs mœurs, un plus grand nombre celle de leurs principes. La philosophie infecta l'enfance même, et c'est bien aussi ce qu'elle s'étoit promis de ces funestes établissemens, presque

tous soumis à son influence, et qui pendant quarante ans versèrent dans la société des générations entières d'incrédules.

Un autre effet de la destruction des Jésuites fut d'affoiblir dans le peuple les sentimens de religion qu'ils s'entendoient si bien à entretenir par les missions, les congrégations, et tous les moyens qu'une longue expérience et un zèle aussi ardent qu'éclairé avoient pu leur suggérer. Par-tout où il se présentoit quelque bien durable à opérer, par-tout où il y avoit des lumières à répandre, des ignorans ou des infidèles à instruire, des malheureux à consoler, en un mot, de grands sacrifices à faire à l'humanité et à la religion, on étoit sûr de les y trouver ; nul ordre n'a eu plus de martyrs.

Telle étoit cette Société fameuse « qui ne » sera jamais, dit M. de Bonald, remplacée » que par elle-même. » Objet de haîne pour les uns, de vénération et d'amour pour les autres, *signe de contradiction* parmi les hommes, comme le Sauveur même des hommes, au service de qui elle s'étoit consacrée, comme lui *elle passa en faisant le bien*, et comme lui elle ne recueillit pour récompense que l'ingratitude et la proscription.

A mesure que nous avançons dans ce tableau

rapide des dernières persécutions de l'Eglise ; et que nous approchons de la catastrophe, notre ame se serre de plus en plus, et nous frémissons devant les faits que nous avons à rappeler. Providence de mon Dieu ! que vous êtes terrible dans vos châtimens, mais aussi que vous êtes adorable dans vos miséricordes !

Le Clergé de France, malgré la défection de quelques-uns de ses membres, luttoit avec courage contre l'incrédulité. Aux productions philosophiques il opposoit de nombreuses apologies de la religion ; mais, il faut l'avouer, la plupart de ses ouvrages, excellens pour le fond, étoient trop dépourvus de cet intérêt qui tient au talent de l'écrivain, et de ces ornemens que dédaigne une raison sévère, mais dont néanmoins elle doit quelquefois se permettre, et même se prescrire l'emploi, pour faire goûter plus aisément la vérité à des esprits malades. Dans cette occasion, sur-tout, ces moyens accessoires devenoient d'autant plus nécessaires, que l'erreur s'entouroit de tous les prestiges du style et de toutes les séductions de l'éloquence.

J'oserai dire encore que l'on craignoit beaucoup trop de compromettre la foi, en annonçant hautement ce qu'elle a de plus mystérieux et de plus profond. Au lieu de ces discours nourris de

la substance du dogme, dont les orateurs du siècle précédent nous ont laissé de si magnifiques modèles, l'on n'entendoit presque plus dans la chaire chrétienne que de vagues et froides amplifications de morale, où à peine daignoit-on, de loin en loin, citer l'Ecriture. On eût dit que les ministres de Jésus-Christ rougissoient de son évangile, et que la sublime simplicité de ce livre divin eût déparé l'élégance, et, pour ainsi dire, humilié l'orgueil de leurs phrases académiques. O grand Paul! ce n'étoit pas avec des paroles brillantes et de pompeuses périodes que vous rassembliez autour de la Croix la gentilité convertie : quand vous vous avanciez dans le monde, prêchant aux nations, qui accouroient en foule, la doctrine du salut, ce n'étoit pas pour faire montre de votre esprit et éblouir un instant celui des autres par le vain éclat d'une éloquence humaine. Je ne sais, disiez-vous, qu'une seule chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; mais avec cette science divine vous triomphâtes également de la prudence des sages et de la puissance des forts.

Pourquoi le dissimuler? l'esprit de zèle et de foi s'étoit singulièrement affoibli dans le corps même des pasteurs, non qu'il y eût dans le plus grand nombre d'entr'eux aucun penchant pour

la philosophie, mais par cette influence insensible qu'ont sur tous les hommes les opinions dominantes. On croit faire beaucoup de tenir encore aux grands principes quand tout le monde s'en éloigne; on espère même y ramener les autres par des ménagemens dangereux et une fausse condescendance, qui engage à sacrifier ce qui paroît moins important à ce qui est essentiel : comme si le traité entre la vérité et l'erreur étoit un compromis d'arbitres. A force de considérer les objets sous ce point de vue, à force de vouloir concilier, on s'habitue imperceptiblement à regarder comme des abus les pratiques les plus sages, et à ne voir que des préjugés dans les croyances les plus respectables et les mieux établies. On ôte, on ajoute, on modifie; on dispose, sinon de la foi, du moins de ce qui tient de plus ou moins près à la foi, de ce qui sert à l'entretenir et à la fortifier. Sous prétexte de rendre la religion plus spirituelle, on la dépouille peu-à-peu de ce qu'elle a de sensible, on abolit les dévotions autorisées par l'Eglise et consacrées par la piété des peuples. Une orgueilleuse raison s'applaudit de tout peser dans les froides et trompeuses balances du raisonnement; et cependant le cœur se dessèche, le sentiment s'éteint; et je ne sais quel

attachement glacé à des principes stériles remplace cet amour ardent qu'inspire aux ames vraiment chrétiennes une religion qui est tout amour.

Presque toutes les villes, et Paris sur-tout, étoient remplies d'ecclésiastiques sans fonctions, livrés à la dissipation des sociétés les plus mondaines, et plusieurs même à des désordres dont la honte rejaillissoit sur le Clergé. Quand ceux qui devroient offrir l'exemple de toutes les vertus, ne donnent que celui du vice, quand le scandale sort du Sanctuaire même, semblable à une effroyable contagion, il envahit, ravage et corrompt tout. Malheur alors, malheur aux peuples, mais sur-tout malheur aux ministres coupables par qui le scandale arrive ! *Il leur eût été plus avantageux*, dit l'éternelle Sagesse, *d'être précipités dans la mer, une meule de moulin au cou.*

On n'étoit pas (car il faut bien rappeler la source de ces maux), on n'étoit pas généralement assez sévère dans le choix des sujets qu'on admettoit au ministère, et qui souvent n'avoient pour vocation que des motifs d'intérêt. L'état ecclésiastique étoit comme la dernière ressource des jeunes gens sans fortune, et l'on faisoit une spéculation de ce qui ne doit être qu'un dévoue-

ment. Un grand nombre de bénéfices, devenus presque héréditaires, étoient pour certaines familles une sorte de patrimoine qui se transmettoit par la substitution; d'où il résultoit pour ces familles la nécessité de produire un prêtre, afin de ne pas laisser passer en d'autres mains les bénéfices dont elles jouissoient.

En même temps qu'on se rendoit si facile pour l'admission aux ordres sacrés, l'éducation ecclésiastique se relâchoit singulièrement, et les effets de ce relâchement ont été sur-tout sensibles dans les prêtres ordonnés depuis une certaine époque. Quand tout n'est pas réglé par une sévère discipline dans les établissemens où se rassemble une jeunesse nombreuse, tout bientôt y est désordre; plus d'application à l'étude, plus de recueillement, plus de piété. On voit, comme il n'étoit que trop commun quelques années avant la révolution, des jeunes gens à-peu-près livrés à eux-mêmes, se préparer aux redoutables fonctions du sacerdoce par une vie toute mondaine; eh! qui ne les a pas entendus s'applaudir, non des pieux travaux, des exercices saints qui les occupoient, dans ces temps précieux où le caractère, les habitudes, les principes se décident pour jamais, mais des plaisirs de la table, des divertissemens, du jeu,

qui remplissoient presque entièrement leurs déplorables journées? Ainsi l'esprit sacerdotal alloit s'affoiblissant avec une effrayante rapidité ; et l'Eglise, persécutée au-dehors par des ennemis furieux, avoit encore à combattre dans son propre sein la corruption d'une partie de ses ministres.

D'un autre côté, il se manifestoit dans quelques ordres religieux, et particulièrement dans une congrégation connue par son attachement à des opinions condamnées, un penchant à se sécula riser, qui avoit évidemment sa source dans ces opinions mêmes. Toute subordination pesoit à des hommes qui ne reconnoissoient aucune autorité ; et en effet, il n'y a point de raison d'obéir à un abbé, quand on se croit en droit de résister au Pape et aux Evêques.

Les monastères de femmes avoient généralement conservé leur régularité, parce que chez elles la religion est toute de sentiment, et que si la religion naît dans l'esprit par la persuasion, elle se conserve dans le cœur par l'amour.

On reprochoit au contraire à plusieurs ordres d'hommes un extrême relâchement, dont les instituts les plus austères (et ceci est remarquable) s'étoient seuls préservés. Voulez-vous attacher fortement l'homme, imposez-lui de grands

sacrifices. Jamais, depuis leur origine, les Chartreux n'eurent besoin de réformation ; et la vie des pères de la Trappe, depuis l'abbé de Rancé jusqu'à nos jours, n'a pas cessé d'être un prodige de rigueur et de sainteté. Ils retraçoient dans toute leur pureté, au milieu d'un siècle profondément corrompu, les mœurs antiques et les héroïques vertus des premiers solitaires ; et l'on aimoit à retrouver dans la société ces vénérables monumens élevés et affermis par la main de la religion, comme le voyageur fatigué d'une longue et pénible route à travers des sables brûlans, rencontre avec joie ces lieux couverts de verdure et rafraîchis par les eaux, que la nature a semés de loin en loin dans les déserts embrasés de l'Afrique.

Maintenant, si nous rapprochons les traits épars de cet affligeant tableau, et que nous considérions ce vaste ensemble de causes destructives, les progrès toujours croissans de l'incrédulité, l'effroyable corruption de mœurs qui en résultoit, le renversement de tous les principes religieux et sociaux, l'affoiblissement de la discipline ecclésiastique, la foi expirante dans le cœur des peuples, le zèle refroidi et presque éteint dans celui des pasteurs, partout un esprit d'indépendance et de révolte, nous bénirons

les vengeances miséricordieuses de la Providence, qui, prévenant la ruine de la société par un châtiment épouvantable, il est vrai, mais juste, mais nécessaire, n'a un moment abandonné la France à toutes les fureurs des passions, à tous les crimes de l'anarchie, à tous les maux, à toutes les erreurs, à la philosophie enfin, que pour la ramener plus sûrement dans les voies de l'ordre et de la vérité. En effet, qui peut dire combien de temps encore la masse du peuple et le clergé lui-même eût résisté à l'irréligion? Ne faisoit-elle pas chaque jour de nouveaux prosélytes? Chaque jour n'infectoit-elle pas de plus en plus l'éducation? Bientôt la nation entière en proie à l'athéïsme, eût porté dans le reste de l'Europe, avec la contagion de ses doctrines dévorantes, tous les fléaux et tous les forfaits. Encore un siècle de philosophie, c'en étoit fait de la civilisation, et peut-être du genre humain.

Mais voilà que les temps marqués par la justice divine sont arrivés : la main puissante qui soutenoit la société se retire : Dieu rentre dans son repos; il cède un instant à l'homme l'empire de la terre que l'homme lui disputoit, et pour punir d'une manière à jamais mémorable et proportionnée à l'offense son orgueil insensé, il lui

dit : Règne. Oh! qui racontera ce règne de l'homme? Qui pourra *égaler les lamentations aux calamités*, et l'exécration au crime? Qui trouvera des paroles pour nommer ce qui n'a point de nom, et des larmes pour pleurer ce qui est au-dessus de toute douleur comme de toute consolation? Pour moi, foible historien des souffrances de l'Eglise, je rappellerai les faits avec simplicité, et si quelquefois, vaincu d'horreur, j'étois tenté, à l'aspect des victimes, d'appeler sur les bourreaux les vengeances du ciel, je me souviendrai que le chrétien est disciple du Dieu qui pardonne.

La révolution commença par un acte de spoliation inoui : tous les biens du clergé, confisqués en un jour, furent déclarés par l'Assemblée Constituante propriété nationale, comme si la nation avoit le droit de dépouiller à son profit une partie de ses membres, comme s'il n'existoit d'autre loi que sa volonté, ni d'autre justice que ses passions. Ainsi une grande iniquité fut la première application publique du principe de la souveraineté du peuple; et à peine ce nouveau souverain entra-t-il dans l'exercice de sa puissance, qu'il fallut en justifier l'usage, recourir à la maxime anarchique du calviniste Jurien : « Le peuple est la scule

» autorité qui n'ait pas besoin de raisons pour » valider ses actes ; » maxime qui attribue à l'homme ce qui n'appartient pas même à Dieu, c'est-à-dire le pouvoir de créer la justice par une volonté arbitraire.

Dès que la société se constitua en France, le clergé, comme les autres corps de l'Etat, devint propriétaire, parce qu'il est dans la nature de la société que les hommes consacrés à son service aient une existence assurée et indépendante, et qu'il n'y a de stabilité et d'indépendance que dans la propriété (1). Rendre les ministres de la religion dépendans pour leur subsistance de la charité des fidèles ou de la

(1) C'est ce qu'a bien senti l'homme de génie qui a refondé en France la monarchie et la religion ; partout où celle-ci avoit encore des propriétés dans le royaume d'Italie, dans le Piémont, il les lui a conservées, et y en a même, en quelques endroits, ajouté de nouvelles. La Prusse, avertie par le malheur, et aussi mal défendue par sa philosophie que par ses armées, s'occupe de créer chez elle des dignités et des propriétés ecclésiastiques, pour ranimer, s'il étoit possible, la religion, en augmentant la considération de ses ministres ; mais malgré la sagesse de ces vues véritablement politiques, on peut prévoir qu'elles n'auront pas le succès qu'elle en attend. Aucuns efforts humains ne rendront désormais la vie au protestantisme, et l'on aura beau remuer

munificence du gouvernement, c'est ôter toute dignité au ministère, et faire dépendre la religion elle-même des erreurs ou des caprices de l'administration; et certes ce fut une idée bien stupidement impie que celle *de salarier le culte*, comme on salarie des commis ou des professeurs, et d'estimer par sous et deniers ce que Dieu devoit coûter à la société.

Le plan de destruction adopté par les législateurs de 1789 se développoit avec une rapidité qui montroit assez à quel point les esprits étoient préparés à tous les changemens, et disposés, sinon à tout approuver, du moins à tout souffrir. La suppression des ordres religieux suivit immédiatement la confiscation des biens

---

le cadavre, on ne fera qu'en hâter la dissolution. Au reste, il n'est aujourd'hui personne, quels que soient d'ailleurs ses principes religieux, qui ne reconnoisse la nécessité de doter les corps permanens en propriétés foncières. « Il » faut absolument, à toute école qui doit prospérer, dit » M. de Villers, une dotation et une propriété réelle, qui » soit régie par une administration locale; il lui faut une » garantie, une existence autre que celle qui peut provenir » du casuel, de pensions incertaines, ou de secours à obtenir » du Gouvernement, lequel ayant à pourvoir à bien d'autres » besoins, sera souvent forcé de laisser de tels objets en » souffrance. » *Essai sur l'esprit et l'influence de la réforme de Luther*, pag. 366.

du clergé. Depuis long-temps la philosophie déclamoit avec violence contre les vœux monastiques ; à l'entendre, ces filles saintes et ces pieux solitaires que la force seule a pu arracher de leurs tranquilles asiles, étoient autant de victimes qu'un fanatisme barbare condamnoit à une éternelle réclusion. Des célibataires vieillis dans le libertinage frémissoient à la seule idée du célibat religieux; et des écrivains qui se piquoient d'être profonds, ne soupçonnoient même pas l'extrême utilité dont peuvent être ces corporations entre les mains d'un gouvernement éclairé.

La philosophie moderne qui ne reconnoît dans l'homme d'autre mobile que l'intérêt personnel, s'imagine qu'on peut tout faire avec de l'argent; doctrine vile et fausse, digne en tout du siècle qui l'a vue naître. De quel prix, je le demande, paiera-t-on la vertu, qui n'est que le sacrifice de tout intérêt propre ? Dira-t-on qu'on se passera de vertu? On l'a dit, et du moins en cela la philosophie a été conséquente. Mais ce n'est pas seulement de vertu qu'il faudra se passer : combien de sortes de dévouemens la société ne sauroit payer, et qu'elle est forcée néanmoins, pour le besoin de sa conservation, d'exiger de ses membres? Ce seroit donc une inconséquence

bien étrange dans un gouvernement, que de chercher dans ses finances ce que la religion lui offre gratuitement, et qu'elle seule peut offrir. Ce n'est pas qu'elle n'ait aussi ses récompenses; elle paye tout, les privations, les travaux et la vie même, avec l'espérance.

Tout ce qui demande le concours constant de plusieurs volontés, l'unité d'esprit, de vues et d'efforts, ne peut être exécuté que par un corps religieux; car si la politique rapproche les hommes, la religion seule les unit. Elle multiplie les forces en détruisant les résistances: elle fait plus, elle transporte dans l'ordre public les affections privées; elle ordonne et obtient tous les sacrifices, et le plus grand de tous, l'obéissance. Elle parle, et à sa voix de foibles femmes, se dévouant aux plus rigoureuses austérités, aux occupations les plus rebutantes, courent ensevelir dans des hôpitaux leur jeunesse, leur beauté, et souvent tout ce qu'une brillante fortune leur promettoit dans le monde de plaisirs et de jouissances : elle parle, et des milliers d'hommes renoncent à leur patrie, à leur famille, à leurs amis, pour aller au fond des forêts, avec des peines et des dangers incroyables, annoncer à quelques pauvres sauvages un Dieu mort sur une croix pour les sau-

ver. La civilisation pénètre dans le désert avec le christianisme, et ces terres barbares, fécondées par les sueurs et le sang de quelques missionnaires obscurs, produiront désormais plus de vertus que la philosophie, dans nos contrées civilisées, n'a fait naître de crimes avec la licence de ses principes et la perversité de ses doctrines.

J'ai parlé des services que les religieux rendoient pour l'éducation. Leurs veilles savantes n'étoient pas moins utiles aux lettres. Il est, dans les sciences comme dans les arts, des monumens qu'une seule main ne sauroit élever. Les forces de l'individu ont des bornes, et des bornes toujours fort étroites, comme celles de la vie même : aussi, quoi de plus ordinaire que de vastes entreprises restées sans exécution, et d'immenses recherches absolument perdues, parce que la mort est venue surprendre l'auteur au milieu de ses travaux ? Mais dans un ordre qui ne meurt point, rien ne se perd : ce que l'un a commencé, un autre l'achève : point d'entraves, point de rivalités : tout se poursuit sans interruption, parce que tout se fait en commun et par devoir. A côté du savant qui s'éteint, s'élèvent d'autres savans que lui-même a formés, comme dans les forêts un chêne an-

tique s'entoure de jeunes rejetons. La vie monastique, d'ailleurs, exempte de soins et de distractions, favorise singulièrement ces laborieuses études qui demandent l'homme tout entier ; et c'est là sans doute une des raisons de la supériorité des corporations religieuses sur les corps purement littéraires, aussi stériles que les autres se sont montrées fécondes. En deux siècles l'Académie française n'a produit qu'un dictionnaire, encore fort imparfait ; tandis qu'au moment de la révolution, une seule congrégation de Bénédictins préparoit quinze grands ouvrages, presque tous déjà très-avancés.

Ces considérations devroient, ce semble, réconcilier un peu avec les ordres religieux un siècle qui attache tant de prix aux sciences, et où l'on paroît désirer avec tant d'ardeur leur avancement. Mais, envisagés comme lieux d'asile, les monastères avoient encore une utilité politique bien autrement importante. Ils offroient une retraite au repentir, un refuge à l'infortune, une solitude aux ames tendres et mélancoliques, où leur amour se nourrissoit de pensées célestes et d'immortelles espérances. La Religion réparoit dans le secret des cloîtres les torts de la société. Semblable au roi de l'évangile, elle appeloit au banquet divin de ses

consolations *les pauvres*, *les aveugles*, *les boiteux*, *les estropiés*, et celui-là lui étoit le plus cher, qui étoit plus infortuné. Aujourd'hui que le malheur est le seul crime qu'on ne pardonne point, il faut que les tristes victimes des vicissitudes du sort ou des injustices des hommes restent dans le monde pour en essuyer les dédains insultans, l'amère dérision, et la pitié plus amère encore. Le malheureux que des passions violentes ont entraîné à des excès qu'il eût expiés peut-être par les saintes rigueurs de la pénitence, repoussé de la société, n'a plus d'autre alternative que le suicide ou l'échafaud : il auroit pu dans son repentir donner l'exemple de toutes les vertus; dans son désespoir il donnera celui de tous les forfaits.

De plus, la réunion sous une règle d'un certain nombre d'hommes pour pratiquer en commun les conseils évangéliques, cette institution, dis-je, est trop dans l'esprit du christianisme pour qu'on pût la détruire sans que la Religion elle-même en souffrît. Un véritable religieux est un modèle vivant de la perfection où chaque chrétien doit tendre, et plus il y a de désordres, plus il importe de présenter aux hommes de tels modèles. Ils empêchent, en quelque sorte, la prescription du vice contre la vertu, et

réclament incessamment, avec une éloquence d'autant plus forte qu'elle est tout en action, contre la corruption des mœurs et l'affoiblissement de la foi. On dira que je parle de ce qui devroit être, plutôt que de ce qui étoit : je parle de ce qui a existé pendant des siècles, de ce qui existera encore dès qu'on en aura la volonté, car en tout il n'y a qu'une chose difficile, c'est de vouloir.

Convaincu par une longue expérience de l'utilité des ordres religieux, le Clergé de France s'opposa de tout son pouvoir à leur destruction. Mais que pouvoit-il pour autrui, quand déjà il lui falloit combattre pour sa propre existence ? Sa voix, qu'il ne cessa d'élever avec courage en faveur de la Religion et de la patrie, se perdoit dans le bruit des ruines qu'une assemblée en délire accumuloit de toutes parts autour d'elle. Après avoir renversé par une constitution nouvelle l'antique constitution française, chef-d'œuvre de la Religion et du temps, elle attaqua la Religion même, en s'efforçant d'introduire dans l'église le presbytéranisme, comme elle avoit mis, au moins en principe, la démocratie dans l'état. La royauté n'étoit plus qu'un fantôme, on voulut faire de l'Épiscopat un vain nom. Chaque évêque tenu d'obéir aux volontés de son conseil, n'étoit au fond qu'un

chef de consistoire, premier entre ses égaux; et sa juridiction bonne de tous côtés, comme la puissance royale, n'offroit qu'une ombre d'autorité. Et remarquez qu'en même temps qu'on abaissoit les Evêques jusqu'à n'en faire presque que de simples curés, on élevoit de simples prêtres jusqu'à l'épiscopat, puisque leur voix, dans le conseil, où tout se décidoit à la pluralité, avoit autant de poids que celle de l'Evêque. Il est impossible de ne pas reconnoître ici les principes d'une secte qui depuis long-temps sollicitoit de ses vœux, et préparoit par ses intrigues, le bouleversement de la discipline; et les attentats de l'Assemblée Constituante n'étoient que la suite et l'effet des entreprises des Parlemens. Ceux-ci, s'érigeant en juges dans l'ordre spirituel, contraignoient les pasteurs dans l'exercice de leurs fonctions: l'Assemblée Constituante, en vertu de la délégation du peuple, crut pouvoir créer et instituer elle-même les pasteurs. Et, chose étrange! elle fondoit son prétendu droit d'ordonner dans l'Église catholique, sur les mêmes titres qui, selon elle, lui donnoient le pouvoir d'abolir la religion catholique (1):

(1) « Cette proposition de M. Camus, qui a osé attribuer » à l'assemblée le pouvoir de rejeter la religion catholique, » m'avoit infiniment scandalisé, dit M. l'abbé Maury,

de sorte que, de son aveu, une faculté de détruire, c'est-à-dire le droit de la force, étoit le

---

» lorsque je l'entendis dans la tribune; mais ma surprise » est bien augmentée depuis que j'ai vu l'écrit de M. Camus, » dans lequel cette insoutenable assertion est déposée, » munie de la signature de plusieurs curés, d'un bénédictin » et d'un prêtre de l'Oratoire, lesquels *reconnoissent*, » disent-ils, *dans le principe qu'il a établi pour base de* » *son opinion, ainsi que dans les conséquences qu'il* » *en a déduites, des vérités exactes, conformes à la* » *foi catholique et à la discipline reçue dans la primi-* » *tive église.* » Voyez l'éloquent discours de M. l'abbé Maury, sur la constitution civile du Clergé, *recueil de Barruel, tom. VI.* Au reste, la subversion de la discipline n'étoit que le prélude des changemens que l'Assemblée Constituante se proposoit d'opérer dans la religion, et l'on peut consulter à ce sujet un rapport très-curieux sur l'instruction publique, fait au nom du comité de constitution à l'Assemblée Nationale, les 10, 11 et 19 septembre 1791, et attribué à M. de Condorcet. A l'article *Ecoles pour les ministres de la religion*, l'auteur commence par avertir l'assemblée que c'est à elle « qu'il appartient de rétablir la » raison dans ses droits. » Puis, passant aux objets qui doivent composer l'enseignement ecclésiastique, qu'il divise en six articles, il établit dans le second : « qu'une exposition » raisonnée des dogmes est tout ce qu'il faut pour le grand » nombre des ministres. Peut-être même, ajoute-t-il, » seroit-elle plus qu'il ne faut, si elle embrassoit l'univer- » salité des points décidés..... ; » attendu que « si ces déci-

seul titre qu'elle pût alléguer pour légitimer ses actes.

Elle sera long-temps fameuse l'héroïque résistance du clergé français à une constitution qui ne constituoit que le schisme et n'organisoit que le désordre. Alors il fut donné au monde un grand exemple, celui de cent trente-cinq Evêques et de plus de cent mille prêtres se dé-

---

» sions se sont multipliées avec les erreurs, il n'est pas » moins vrai que le dépôt de la révélation n'a pas dû se » grossir en traversant les siècles, et que les fidèles de nos » jours ne sont pas tenus à croire davantage que ceux de » l'Eglise des premiers siècles. L'exposition des points ré- » vélés qui doit être enseignée à tout élève du sacerdoce, pour » qu'il l'enseigne à son tour, peut donc être réduite à tout » ce qu'il étoit nécessaire à tout Chrétien de croire avant la » naissance des hérésies, c'est-à-dire, à ce qui constitue » la pratique journalière de la religion..... La théologie, » d'ailleurs, ne doit point être regardée comme une science.... » On doit donc s'occuper, non pas à l'étendre, mais à la » fixer, mais à la renfermer dans ses limites, que trop » souvent d'ambitieuses subtilités s'efforcèrent de lui faire » franchir dans des siècles d'ignorance; » d'où le rapporteur conclut « que l'Assemblée Nationale doit enjoindre à » tous les Evêques, comme étant les premiers surveillans » de la doctrine religieuse, de travailler avec leur conseil » à réduire les objets dogmatiques qui entreront dorénavant » dans l'enseignement public des ministres du culte, aux

vouant à la pauvreté, à l'exil, à la mort, plutôt que de prononcer un serment que leur conscience désavouoit.

Cependant l'Eglise schismatique se composoit, en grande partie, d'apostats recrutés dans les rangs du Jansénisme, et parmi les ministres sans mœurs ou séduits par la philosophie. Ceux-ci ne refusèrent aucuns sermens, pas même

---

» seuls points indispensables à l'instruction des fidèles, » (c'est-à-dire au Symbole des Apôtres tout au plus) « de telle » sorte que, du concours de ces travaux épuratoires, ré- » sulte enfin un enseignement complet, uniforme et réduit » à ses véritables bornes. » Quant au droit canonique, il se compose uniquement « des lois sur l'organisation du clergé, » autrement dites la constitution civile. Toutefois, comme toutes ces *réductions* ne laisseroient pas que de former un assez grand vide dans l'enseignement, l'Auteur du rapport, qui a tout prévu, s'est occupé de remplir ce vide. Il pense donc « que les règles de l'arpentage et du toisé, plus développées » que dans les écoles primaires, la connoissance des simples, » quelques principes d'hygiène et quelques-uns de droit, » doivent faire dorénavant partie de l'instruction ecclé- » siastique. » C'est dommage que d'aussi belles idées aient été totalement perdues par la faute de la Convention, qui, quoique pénétrée des mêmes principes, adopta néanmoins un plan différent de celui tracé par M. de Condorcet, et surtout se montra beaucoup plus franche et plus expéditive dans ses *réductions*.

les plus opposés, et le blasphême ne leur coûta pas plus que le parjure. Repoussés de l'Eglise entière, frappés des anathêmes du souverain Pontife, sans mission, sans pouvoirs, ils n'en persistèrent pas moins à exercer des fonctions sacriléges, jusqu'au moment où la plupart d'entr'eux, abjurant le Sacerdoce qu'ils profanoient, se dégradèrent eux-mêmes de cet auguste caractère par des mariages scandaleux, que l'Eglise, dans sa sagesse, a cru devoir depuis légitimer.

Mais ce qui distingue principalement le schisme constitutionnel de tous les autres schismes, c'est le principe sur lequel il étoit fondé, principe posé par la réforme, et développé par la philosophie dans ses plus extrêmes conséquences. Jésus-Christ, ou le verbe, la pensée de Dieu rendue sensible, étoit venu révéler aux hommes toute vérité, et les vérités sociales ou politiques comme les vérités religieuses, puisque dans ces paroles, *toute puissance vient de Dieu*, et là seulement, se trouve la raison du pouvoir et de l'obéissance, sans lesquels il ne peut exister de société. La philosophie, ou la pensée de l'homme, source de toute erreur, rejetant avec un orgueilleux dédain cette maxime du Christianisme, établit en principe

que *toute puissance vient de l'homme*, d'où il suit que là où il y a plus d'hommes il y a aussi plus de puissance, ou, en d'autres termes, que le peuple est la puissance suprême; d'où il suit encore que la volonté du peuple est son unique règle, car s'il existoit hors de lui une autre règle à laquelle il fût tenu d'obéir, il ne seroit plus indépendant, il ne seroit plus souverain. « Et le peuple, dit Jurieu, est la seule puis-» sance qui n'ait pas besoin de raison pour » valider ses actes. » « Car si le peuple veut se » faire du mal à lui-même, qui est-ce qui a » le droit de l'en empêcher? » ajoute J.-J. Rousseau, qui consacre ainsi, et par les mêmes principes, comme l'observe avec raison M. de Bonald, le suicide des peuples et celui des individus.

Mais si *toute puissance vient du peuple*, donc aussi la puissance spirituelle, disoit l'Assemblée Constituante; et le peuple, d'après cet axiôme, instituoit des pasteurs pour réprimer ses vicieux penchans et ses pensées criminelles, comme il nommoit des magistrats pour punir ses actions coupables. Dieu étoit pour ainsi dire créé dans la société par la puissance de l'homme : monstrueux renversement de tout ordre religieux et politique, qui devoit né-

cessairement et bientôt aboutir à un athéisme ouvert et à une anarchie déclarée.

Il n'existoit plus en France d'autre pouvoir que celui des factions qui, dans leurs sanglans débats, se disputoient la nation comme des tigres se disputent une proie. Destiné à périr avec la monarchie dont il étoit l'appui, le Clergé est banni du royaume, et le monarque est jeté dans les fers. Hélas ! Il n'y sera pas long-temps : *fils de St. Louis montez au ciel* ! Une grande victime est immolée, et la Convention proclame la république sur un échafaud.

Alors se réalisèrent dans toute leur étendue les projets et les espérances de la philosophie. La société sans culte, sans Dieu, sans Roi, fut libre enfin, c'est-à-dire, qu'au nom de la liberté vingt-cinq millions d'hommes gémirent dans le plus affreux et le plus abject esclavage. Les richesses, la naissance, les talens, les vertus, devinrent des titres de proscription : tout étoit crime excepté le crime même, et pendant deux années la terreur et la mort se promenèrent en silence d'un bout de l'empire à l'autre.

« Il n'y a aucune propriété légitime » avoit dit, d'après Hobbes, le philosophe Diderot; et pour s'emparer des propriétés, on massacra les

propriétaires. « Les sciences corrompent l'homme, et l'éducation le dépravent, » avoit dit Rousseau, et l'on détruisit les monumens des sciences, on égorgea les savans, on abolit l'éducation, et l'on voua une génération toute entière à l'ignorance la plus profonde et à la plus affreuse corruption. Jean-Jacques ne vouloit pas qu'on parlât de Dieu aux enfans, ou défendit d'en parler même aux hommes. Les réformateurs du seizième siècle avoient, en quelque sorte, divinisé la raison humaine, en substituant son autorité, dans l'interprétation des Ecritures, à celle de l'Eglise ou de Dieu même, et l'on éleva des temples à la déesse Raison. Des prostituées, représentant cette divinité nouvelle, furent offertes à l'adoration publique sur des autels arrosés de sang, et l'on vit chez une nation chrétienne se renouveler les horreurs et les abominations du Paganisme. Lamettrie, d'Holbach, et autres sophistes, ne voyoient dans l'homme qu'une matière organisée, une plante, un animal, et l'on ne fit plus de différence entre le cadavre de la brute et la dépouille mortelle de l'homme, outragé jusques dans ses derniers restes. Voltaire crioit à ses disciples, *écrasez l'infâme*, et ses disciples proscrivirent toute espèce de culte, renversèrent les autels, et dé-

molirent les temples même. Tout ce qui pouvoit rappeler les souvenirs religieux qu'on s'efforçoit d'éteindre, fut anéanti, et les précautions de la haine s'étendirent jusqu'à changer l'antique division du temps consacré par l'usage universel de tous les peuples. Diderot désiroit « étrangler le dernier roi avec les boyaux du » dernier prêtre » et l'on proposa d'organiser un bataillon de régicides, et tous les prêtres furent dévoués à la mort pour satisfaire le vœu doux et humain du philosophe. En un mot, tous les forfaits qui souillèrent la France à cette exécrable époque, ne furent que l'application des principes de la philosophie, ce qui faisoit dire à M. de Condorcet parlant de Voltaire : « Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons.

Tandis que la masse du Clergé, dispersée dans des contrées étrangères, y déposoit des germes de catholicisme qui, fécondés par le temps, se développeront peut-être un jour, un grand nombre d'ecclésiastiques, préparés au martyre, bravoient en France tous les dangers pour distribuer aux fidèles le secours des sacremens et les consolations de l'espérance. Que de traits héroïques, que de sublimes dévouemens ne pourrois-je pas rappeler ! Jamais la

Religion ne parut plus magnanime et plus belle ; et si la philosophie triomphante imagina des crimes nouveaux, le christianisme persécuté enfanta de nouvelles vertus (1).

Cependant le tombeau s'élargissoit tous les jours, et déjà il ne suffisoit plus à la multitude des victimes, quand la Providence qui dit aux passions humaines, comme aux flots de la mer : *Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin*, arrêta enfin cet épouvantable débordement de forfaits inouis et d'inexpiables horreurs. Robespierre succombe, et l'humanité est vengée. Depuis ce moment la société tendit constamment à se reconstituer. Un gouvernement plus concentré remplaça l'anarchie démocratique. Toutefois la philosophie régnoit encore, et la religion ne cessa pas d'être persécutée. Plus foible, mais non moins atroce que la Convention, le Directoire craignit de soulever la nation en relevant les échafauds, et il imagina le supplice plus

(1) Je ne puis m'empêcher de rapporter ici le trait d'un prêtre breton qui, perclus des deux jambes, se faisoit porter la nuit dans les campagnes pour assister les malades, par deux hommes qui se délassoient tour-à-tour : voilà le chrétien. Dans le même temps, le monstre Couthon, également perclus, se faisoit porter à la Convention pour y solliciter des massacres : voilà le philosophe.

cruel de la déportation. Un grand nombre de prêtres périrent par les maladies et la faim dans les déserts de Sinnamarie; d'autres furent entassés sur des vaisseaux ou dans des cachots infects, et par-tout ils montrèrent une résignation digne des premiers martyrs. « Il est vrai, disoit l'un d'eux, nous sommes les plus malheureux des hommes, mais nous sommes les plus heureux des chrétiens. » A ces paroles sublimes opposez ces effroyables mots textuellement transcrits d'une instruction du Directoire à ses agens : « Désolez leur patience. » Et choisissez ensuite entre la Religion qui inspire cette patience céleste, et la Philosophie qui produit cette rage infernale.

Un membre du Directoire voulut fonder un culte nouveau, une Religion simple, et composée seulement *d'une couple de dogmes*, comme il s'exprimoit lui-même, et il se flatta de l'établir sur les ruines du christianisme. Ce projet, dans un autre temps, eût pu n'être qu'extravagant; mais alors il eut toutes les suites que pouvoit faire craindre la déraison armée du pouvoir. Bientôt, pour ne rappeler ici qu'un seul fait, le chrétien eut à gémir sur l'horrible attentat commis contre le chef de l'Eglise, l'immortel Pie VI. Arrêté dans sa capitale, abreuvé d'outrages et d'opprobres, traîné de prisons en pri-

sons comme un vil criminel, ce vénérable pontife, qui plus d'une fois excita le respect et l'admiration de ses bourreaux même, soutint avec un noble courage, jusqu'au dernier moment, la gloire de la thiare et la dignité de son caractère, et couronna la vie d'un saint par la mort d'un martyr. Grâces soient rendues au gouvernement qui, par des honneurs expiatoires, a réparé ce monstrueux scandale, et justifié la France, aux yeux de l'Europe et de la postérité, d'un forfait dont elle ne fut point complice !

O France ! réjouis-toi, tes calamités enfin sont à leur terme. Voilà que des extrémités de l'Afrique la Providence t'amène, comme par la main, à travers les mers, un de ces hommes puissans en œuvres qui, destinés à la représenter sur la terre, apparoissent pour tout rétablir quand tout semble désespéré. A sa voix les ruines de la société entrent en mouvement, chaque débri va trouver sa place, et l'édifice social se reconstruit de lui-même. Il guérit les plaies qu'il n'avoit point faites, il essuie les larmes qu'il n'avoit point fait couler. La Religion et la Monarchie renaissent ensemble, et la révolution est terminée.

Qu'à vingt-quatre ans un homme se soit montré le plus grand capitaine de son siècle, et

peut-être de tous les siècles ; qu'il ait gagné lui seul plus de batailles que Condé, Turenne, Vendôme, Luxembourg n'ont livré de combats ; que son génie ait enchaîné la fortune, et que son nom soit devenu celui de la victoire ; qu'il brise à son gré et relève les trônes, et que les empires soient sous sa main comme ces fragiles édifices construits par l'enfance, et qu'elle renverse en se jouant pour les reconstruire encore : ce n'est pas-là, ô Napoléon, ce qu'admirera le plus en toi la postérité ! Fils aîné de la providence, elle t'a réservé une gloire plus belle, et le restaurateur de la France a triomphé du vainqueur de l'Europe.

Convaincu « qu'aucun état ne fut fondé, que la religion ne lui servît de base, » la première pensée de l'Empereur fut une pensée religieuse, et son premier acte un hommage à la divinité. Il relève les temples, rappelle dans leur patrie les ministres exilés ; le culte renaît, et avec lui tous les sentimens que le christianisme inspire et nourrit. Les haînes, les inimitiés s'appaisent, et tant de victimes innocentes d'une révolution dévastatrice oublièrent leurs souffrances et leurs malheurs dès qu'elles purent pleurer au pied des autels du Dieu qui console.

C'étoit beaucoup que d'avoir rendu à la

France sa religion : ce n'étoit pas assez ; il falloit en assurer l'existence, fixer les droits de ses ministres, et déterminer leurs rapports avec le gouvernement et l'administration. Ce fut l'objet du concordat. L'un des plus sages pontifes qui aient gouverné l'Eglise, se joignit à l'un des plus grands monarques qui aient régi la France, pour rétablir l'Eglise gallicane dans son antique splendeur. Le temps n'étoit plus où des assemblées séditieuses confondant toutes les idées, violant toutes les règles, s'arrogoient une juridiction qui ne pouvoit d'aucune manière leur appartenir. Instruite par l'expérience et dirigée par d'autres vues, la puissance civile, loin de s'effrayer du concours nécessaire et de l'autorité ecclésiastique, l'engagea au contraire à user de son pouvoir dans sa plus grande extension. Des circonstances impérieuses ordonnoient une nouvelle organisation du clergé. Les anciennes divisions de territoire ayant cessé d'être en harmonie avec les divisions politiques de ce même territoire, ne pouvoient plus subsister : on supprima les anciens évêchés, on en créa de nouveaux, et tous ces changemens s'opérèrent selon les principes, parce que tout se fit de concert avec le souverain Pontife et la majorité des Évêques, qui sacrifièrent généreusement,

pour le bien de l'Église, des droits qu'ils avoient défendus avec courage contre l'usurpation du schisme. On légitima la vente des biens du clergé, et l'on pourvut, par des pensions, à la subsistance des ministres chargés des fonctions curiales. Les pasteurs du premier et du second ordre ne furent plus réduits au pain de l'aumône ; et certes, on ne pouvoit rien faire de plus à l'époque du Concordat : le clergé constitutionnel, abjurant ses maximes schismatiques, rentra dans le sein de l'unité ; plus de divisions, plus de querelles, et l'Église jouit enfin d'une profonde paix.

Ici, je ne puis m'empêcher d'observer le rapport constant des principes religieux et politiques pendant le cours de la révolution française. En 1790, le presbytéranisme, dans l'église, concourt avec la démocratie dans l'état ; en 1793, la destruction de toute espèce de culte, avec l'abolition de tout gouvernement ; en 1795, un gouvernement sans unité et sans consistance, avec une religion foible et vague, ou la théophilantropie ; en 1800 enfin, la religion catholique renaît et avec elle la monarchie ; et l'autorité du Chef de l'Eglise, comme l'autorité du Monarque, acquièrent, dans une porportion correspondante, un nouveau degré de force né-

cessaire au rétablissement de l'ordre politique et religieux.

La France reconnoissante venoit de proclamer Napoléon empereur : il désira recevoir, comme un autre Charlemagne, des mains mêmes du souverain Pontife, cette auguste consécration qui fait de la royauté une espèce de sacerdoce. Celui *devant qui la terre s'est tue*, reconnut hautement la souveraineté de Dieu, et la cérémonie du couronnement fut comme une renonciation solennelle au principe athée de la souveraineté du peuple.

Ainsi les antiques maximes et les institutions anciennes refleurissoient ensemble pour le bonheur de la société. Un prince qui jamais ne fléchit devant aucune opinion ni devant aucune puissance, exécutoit avec toute l'énergie de son caractère ce qu'il avoit conçu avec toute la force de son génie, et la merveille de son règne sera d'avoir employé, pour tout recréer, moins de temps qu'il n'en fallut à cent mille tyrans pour tout détruire.

Sans doute la Religion peut espérer, doit attendre de lui de nouveaux bienfaits. L'expérience indiquera des améliorations à opérer, et la politique même réclamera peut-être des institutions dont la prudence a dû jusqu'à pré-

sent différer le rétablissement. Chaque chose a son moment que la sagesse prépare et que l'habileté saisit. Reposons-nous, pour ce qui reste à faire, sur celui qui jamais ne fit rien à demi : n'en doutons pas, il achevera pour sa gloire ce qu'il commença pour notre félicité.

Admirons cependant la profondeur des desseins de Dieu dans les épreuves qu'il envoie à son Eglise, et apprenons, pauvres mortels dont les vues sont si courtes et les pensées si bornées, à ne jamais nous défier de la providence. Quand toute espérance paroît éteinte, c'est alors qu'il faut espérer davantage, c'est alors qu'il faut se confier sans réserve en cette puissance infinie qui, disposant à son gré des hommes et des événemens, amène tout à ses fins *avec force et avec douceur*. Timide passager sur le vaisseau de l'Eglise, vous tremblez dans la tempête parce que Jésus-Christ vous semble endormi; mais l'instant du réveil est proche, et craignez alors, craignez que le seigneur ne vous adresse, comme au chef des apôtres, ces paroles de reproche et de colère : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Il y a à peine douze ans, l'anéantissement de la religion chrétienne en France paroissoit inévitable. En butte à-la-fois à tous les genres de persécutions, étoit-il pro-

bable, étoit-il même possible, à parler humainement, qu'elle n'eût pas succombé? Eh bien! regardez maintenant : ses racines se sont affermies par la tempête, les vents ont cessé, les nuages se sont dissipés, le calme et la sérénité ont reparu, et cet arbre indestructible et sacré élève avec une vigueur nouvelle ses rameaux mystérieux où les oiseaux du ciel viennent se reposer.

Il en est de l'Eglise comme de chaque fidèle; il faut qu'elle se purifie par les souffrances, et qu'elle marche vers le ciel en portant sa croix. Combien de fois n'a-t-on pas observé que, loin de s'affoiblir, elle se fortifioit dans les persécutions? Plus celle qu'elle vient d'essuyer a été violente, plus aussi seront grands les avantages qu'elle en retirera. Et déjà n'en est-ce pas un inappréciable, que le rétablissement de la discipline et la réformation du clergé, par le retranchement volontaire des membres qui le déshonoroient? S'il a perdu des richesses, il a acquis, ce qui est bien préférable, le respect de ses ennemis même, et cette vénération qu'inspirent naturellement de grands malheurs et de grandes vertus.

La puissance spirituelle n'a plus à craindre que des passions jalouses lui disputent ses droits

solennellement reconnus. Sous un gouvernement fort, chaque autorité, renfermée dans ses limites, s'y exerce avec plénitude et sans entraves, parce que toute entrave à l'autorité est un désordre, et que tout désordre est foiblesse dans le gouvernement qui le souffre.

Si la Religion est encore pour quelques sots un objet de mépris, du moins elle a cessé généralement d'être un objet de haine. On n'oseroit plus en nier l'utilité politique, depuis la démonstration terrible qu'en a donnée la révolution; et les adorateurs de la philosophie, victimes eux-mêmes de ses fureurs, tremblent aujourd'hui devant cette divinité formidable, qui, comme ce dieu de la fable, dévore ses propres enfans.

Remarquons encore un autre effet de la persécution suscitée dans le dernier siècle contre le christianisme. Depuis son origine il avoit eu sans cesse à défendre, selon la prédiction de l'apôtre, quelques-uns de ses dogmes attaqués par l'hérésie; et c'étoit là l'un des moyens ménagés par la providence pour fournir à l'Eglise, dans les temps convenables, l'occasion de développer, d'éclaircir, de prouver sa doctrine, et d'affermir ainsi de plus en plus le fondement de la foi. Enfin est venu le moment où l'on a voulu renverser, non pas un dogme, mais tous

les dogmes, depuis les indulgences et la prière pour les morts, jusqu'à l'immortalité de l'ame, et depuis l'autorité de l'Eglise jusqu'à l'existence de Dieu. Alors il a fallu embrasser dans son ensemble le vaste système du christianisme, et remontant aux principes les plus généraux, combattre, pour ainsi dire, dans les hautes régions de la métaphysique, et chercher dans la nature même des êtres la raison des rapports qui les unissent entr'eux et avec un premier Etre, éternel, infini, tout-puissant. Or, j'ose le dire, rien, en dernier résultat, ne pouvoit être plus favorable à la Religion, qui ne craint que de n'être pas connue, et qui ne le sera parfaitement que lorsqu'on aura apperçu et senti la liaison de toutes les vérités dont elle se compose. Sans doute ces vérités, qui rentrent de tout côté dans l'infini, seront éternellement inconcevables à l'esprit de l'homme; mais si, comme on l'a dit, il ne lui est pas possible d'en *imaginer le comment et le pourquoi*, il peut du moins, et cela lui suffit, *en concevoir la nécessité*, et je ne crains point d'avancer qu'il n'est pas dans la Religion chrétienne un seul mystère qui ne puisse être ainsi démontré par la raison. Déjà un écrivain de génie a pénétré avec succès dans cette nouvelle route

ouverte aux défenseurs du christianisme, et ses ouvrages immortels, que la postérité appréciera, feront un jour révolution dans la philosophie comme dans la politique : car la vérité, toujours foible à sa naissance, ressemble, dit le grand maître, à la pâte qui fermente et au germe qui se développe par un insensible accroissement ; il faut que le temps la mûrisse, et l'évangile lui-même a été soumis à cette loi sans exception.

Ainsi donc, l'état de l'Eglise, considéré sous ces divers points de vue, présente quelque sujet de consolation. Mais on ne sauroit se le dissimuler, sa situation, à d'autres égards bien différente, offre aux amis de la Religion et de la patrie la plus déplorable perspective. A la persécution du glaive et du raisonnement a succédé une nouvelle espèce de persécution plus dangereuse peut-être, la persécution de l'indifférence : triste et funeste effet des doctrines matérialistes, qui, en accoutumant l'homme à ne penser, à n'imaginer que des corps, et lui persuadant qu'il n'y a de réel que ce qu'il peut voir de ses yeux et palper de ses mains, ont fini par étouffer entièrement le sens moral. A force de le représenter comme un pur automate, une statue, *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout*

ce qui l'environne et de ses besoins ; à force de lui répéter qu'entre lui et son chien il n'y a de différence que *la station bipède et l'ouverture de l'angle facial*, on est parvenu enfin à le rabaisser, non pas au niveau, mais au-dessous de la brute : car celle-ci enfin, quelle qu'elle soit, est tout ce qu'elle peut et doit être; au lieu que l'homme, dégradé de sa noble nature et dépouillé de son immortalité, n'est qu'un hors-d'œuvre dans la création, un je ne sais quoi de monstrueux qui afflige la pensée et repousse les regards, comme ces êtres infortunés qu'une avidité coupable étale quelquefois en spectacle à la curiosité du peuple.

Depuis la destruction du paganisme, l'histoire n'offre pas un second exemple d'une dégénération aussi générale et aussi complète. Jamais l'homme ne s'étoit si profondément enfoncé dans l'abjection des sens; jamais il n'avoit perdu à ce point le sentiment de sa propre grandeur et l'instinct de ses hautes destinées. On parle des siècles de barbarie; mais s'il se commettoit de grands crimes, on voyoit de grandes expiations: il régnoit dans tous les rangs de la société une franchise, une loyauté, une droiture, et tout ensemble un esprit de désintéressement et de sacrifice, qui plus d'une fois sauva l'Etat dans

des circonstances désespérées. La plupart des nobles, il est vrai, ne savoient pas écrire leur nom au pied d'un contrat, mais leur parole étoit sacrée; ils ne dissertoient point sur la morale, mais ils la pratiquoient avec simplicité : et en quoi donc, après tout, étoient-ils si barbares ces siècles qui ont produit un Suger, un Saint-Bernard, un Saint-Louis, ces siècles qui donnèrent la naissance à la chevalerie, et où la religion et l'honneur fondoient de concert la civilisation et affranchissoient l'Europe de la barbarie musulmane? La science étoit morte, je le veux; mais la conscience étoit vivante, et les plus sublimes vertus ennoblissoient cette ignorance qu'on oppose avec tant de dédain aux orgueilleuses lumières de notre siècle. Eh quoi! n'y a-t-il donc que les physiciens et les chimistes qui ne soient pas des barbares? Il semble aujourd'hui que la perfection de l'homme consiste uniquement à connoître les propriétés de la matière; et de-là la prééminence qu'on accorde aux sciences physiques sur les sciences morales (1),

---

(1) Observons encore un autre effet des doctrines matérialistes dans cet engouement épidémique pour la danse, la musique, le dessin, tandis que les arts de l'esprit tombent de plus en plus dans une honteuse décadence. La

opinion funeste autant qu'absurde, qui suffiroit seule pour conduire une nation à l'athéïsme, s'il étoit possible qu'elle s'établît ailleurs que chez un peuple déjà athée. Au reste, il est bon d'apprendre à nos écoliers, et même à quelques-uns de leurs maîtres en physique, chimie, histoire naturelle, mathématiques, etc., que toutes ces sciences dont ils sont si vains, ne vivent, pour ainsi dire, et ne croissent qu'à l'abri des sciences morales, et que l'avancement des unes et des autres est également dû au christianisme qui a ouvert à l'homme la route de toutes les vérités, en l'élevant à la connoissance de Dieu vérité suprême, et qui, en dégageant l'esprit des

---

poésie même, destinée à peindre les sentimens et les passions, semble aujourd'hui presque uniquement consacrée à *décrire* les objets matériels, et, selon ce que j'entends dire, il ne paroît pas qu'on ait beaucoup gagné à ce changement, même pour le plaisir.

A ces remarques j'en ajouterai une dernière qui ne paroîtra minutieuse qu'à ceux qui ne savent pas que rien n'est petit de ce qui tient à un grand principe. Tel est le penchant qu'on a maintenant à tout rapporter aux sens, qu'eux seuls sont consultés dans cette cérémonie sainte où l'Eglise donne à l'enfant, qui entre dans la vie, un protecteur et un modèle; de sorte qu'il semble aujourd'hui que nommer un Chrétien, soit uniquement l'art de trouver un son qui flatte l'oreille.

sens, a introduit cette métaphysique sévère, ces méthodes rigoureuses de raisonnement dont l'analyse mathématique n'est qu'une application particulière. Les philosophes anciens qui ne pensoient que par images, parce qu'ils ne voyoient dans l'univers que des corps, font pitié quand ils veulent parler de métaphysique. Leurs expressions vagues, leurs idées sans précision, ne présentent à l'esprit que des lueurs confuses, assez semblables à cette lumière ténébreuse que nos philosophes ont prétendu substituer à la brillante lumière du christianisme. Cependant la métaphysique, qui est la science des vérités générales, est le fondement de toutes les autres sciences, puisqu'elles empruntent d'elle leurs principes et leur certitude. Aussi par-tout où la religion s'est opposée à son développement, comme en Chine et chez les peuples mahométans, les sciences physiques sont restées dans un état d'enfance, et elles reviendroient infailliblement à cet état en Europe, si, pour le malheur de l'humanité, on parvenoit à y détruire la Religion chrétienne.

Que résulte-t-il cependant de cet affreux matérialisme? un profond mépris des vérités intellectuelles, et une indifférence glacée pour tout ce qui ne frappe pas les sens. Autrefois du moins

on prenoit à la Religion assez d'intérêt pour la combattre ; on se piquoit de raisonner l'incrédulité, on discutoit, on examinoit. Aujourd'hui il en est des vérités les plus importantes comme de ces bruits de ville, dont on ne daigne pas même s'informer. Que le christianisme soit vrai ou faux, qu'il y ait ou non un Dieu, que l'ame survive au corps ou périsse avec lui, rien de tout cela n'est digne d'occuper un moment l'attention. Une sorte d'engourdissement et de torpeur s'est emparée des ames ; elles n'entendent plus, elles ne sentent plus, le remords même est éteint. Que parlez-vous aux hommes de devoirs? ils ne connoissent que des besoins et des plaisirs; tout le reste est nul pour eux; ce qui les intéresse uniquement c'est leur bien-être physique : et de-là cet affreux égoïsme, cette cupidité dévorante, ce brutal mépris de l'honneur et de la probité, en un mot, cette immoralité calculée et systématique, qui déjà pénètre dans nos campagnes, et qu'en vain l'on cherche à réprimer avec des lois. Voilà ce qui doit faire trembler sur le sort de la Religion ; car enfin il y a des moyens de convaincre un incrédule ; mais comment se faire écouter de l'indifférent ? comment ramener aux principes religieux des hommes qui ont vieilli dans un athéïsme pra-

tique, et dont le cœur profondément perverti ne peut pas plus désormais s'ouvrir à la vertu, que leur raison à la lumière? Aussi est-ce un des scandales de notre siècle que les morts impies, effroyable indice de l'anéantissement de toute conscience. A ce moment terrible, il s'opéroit autrefois, dans la plupart des mourans, comme une révolution soudaine; la foi se réveilloit subitement aux approches de l'éternité; les restitutions, les réconciliations, les réparations éclatantes, et tous les signes d'une ame bouleversée, attestoient le repentir du malheureux qui expiroit. Aujourd'hui l'on meurt comme la brute, après avoir vécu comme elle: sensible uniquement au regret de quitter la vie, on descend tranquillement dans la tombe, chargé des dépouilles de la veuve et de l'héritage de l'orphelin, et l'on traîne avec un calme affreux, aux pieds de l'éternel juge, une longue et épouvantable chaîne de crimes inexpiés.

Cette léthargique apathie se propage d'une manière effrayante parmi les chrétiens même. La plupart d'entr'eux, négligeant leurs devoirs les plus essentiels, croient avoir accompli toute justice, quand ils sont venus se distraire une heure dans nos temples, et quand ils ont prêté aux instructions de leurs pasteurs quelques ins-

tans d'une attention critique et dédaigneuse. Tous les jours la piété se refroidit ainsi que la charité. Depuis dix ans le nombre des personnes qui approchent des sacremens a diminué de moitié, et les aumônes ont diminué dans la même proportion. L'amour de l'or endurcit tous les cœurs. Une insurmontable barrière s'élève entre le pauvre et le riche, et divise le genre humain en deux classes qui n'ont de commun qu'une haîne mutuelle, ceux qui jouissent et ceux qui souffrent. Les femmes même semblent avoir perdu, avec les sentimens religieux, cet instinct divin de bienfaisance et de pitié, l'un des plus touchans attributs de leur sexe. Leur superbe délicatesse s'offenseroit du spectacle de la misère; il leur faut des *sensations* plus douces que celles que procure la charité; leurs nerfs ne les supporteroient pas; et telle est leur extrême *sensibilité*, qu'elles laisseroient plutôt périr un malheureux sur son grabat, dans les angoisses de la douleur et de la faim, que d'être un moment témoins de ses souffrances et de ses besoins. Dames de Lamoignon, de Dampières, de Martinozzi, de Magnelay, de Miramion, que vous seriez un spectacle étrange pour les femmes de nos jours! avec quel dédain elles vous verroient, si toutefois elles osoient

vous suivre dans les obscurs réduits où la charité vous conduisoit, soigner vous-mêmes avec une touchante tendresse le pauvre malade, le vieillard infirme, et retourner de vos propres mains la couche chétive où désormais reposeront plus doucement ses membres endoloris!

Chacun ne songe qu'à soi, à sa fortune, à ses plaisirs. On s'affranchit de toute gêne, de toute obligation, sous des prétextes frivoles, ou même sans prétexte; et, chose étrange! on affecte de mépriser les pratiques les plus saintes, dans le temps même où l'on ne fait consister la Religion que dans des démonstrations extérieures. On se dit encore, on se croit peut-être disciple de Jésus-Christ, et on rejette le fardeau de sa croix, on compose avec sa doctrine, on voudroit, en quelque sorte, s'arranger à-la-fois pour le temps et pour l'éternité, et acquérir la vie future sans perdre une seule jouissance de la vie présente.

Il m'en coûte de le dire; mais je le dirai pourtant. Plût à Dieu que le clergé du moins se fût garanti de la contagion! plût à Dieu qu'il réclamât unanimement par son exemple contre l'affoiblissement du zèle, et que l'Eglise en souffrance trouvât dans tous ses ministres les consolations et les secours qu'elle a droit d'attendre d'eux! Sans doute elle renferme encore

dans son sein un grand nombre d'hommes apostoliques ; une sève de foi anime encore quelques branches de ce tronc sacré : et c'est ce qui condamnera tant de prêtres tièdes et languissans, qui ne sont, suivant l'expression de l'apôtre, *ni chauds ni froids ;* qui, pourvu qu'ils aient des mœurs et qu'ils assistent régulièrement à l'office public, s'imaginent être quittes envers Dieu ; qui recherchent dans l'oisiveté des villes une vie douce et tranquille, tandis qu'il y a tel canton dans nos campagnes où, sur quatre paroisses, on compte à peine un pasteur. Ils répondront des ames qui se perdent et qu'ils auroient pu sauver, ils en répondront devant le souverain juge, et alors on verra si des considérations de famille, des prétextes d'infirmité, ou d'autres motifs si bas qu'on n'oseroit les énoncer, entreront en balance avec le salut des ames pour qui Jésus-Christ est mort.

Pourquoi le tairois-je ? L'espérance de la religion est dans le clergé qui se forme sous l'influence d'un autre esprit ; dans des établissemens qui ne laissent rien à désirer qu'une plus grande abondance de moyens pour fournir aux besoins d'un plus grand nombre d'élèves. Le ministère ne peut plus être pour personne un objet de spéculation, encore moins un calcul d'amour-

propre; et ceux qui dans ces pénibles circonstances ont le courage de s'y dévouer, ont mesuré d'avance toute l'étendue de leur sacrifice. Des gens intéressés apparemment à confondre les talens et la vertu avec les richesses, affectent de remarquer que parmi les nouveaux prêtres il en est peu qui sortent de la classe opulente : il est vrai, et c'est une ressemblance de plus qu'ils ont avec les apôtres et leur divin chef. Au reste, plus ils ont été dénués des ressources de la fortune, plus il leur en a fallu trouver dans leur caractère et dans leur esprit, et ce n'est pas là, je pense, ce qu'on prétend leur reprocher.

En achevant ce tableau de notre situation religieuse, je remonte involontairement par la pensée à ce siècle, déjà si loin de nous, des grandeurs de l'Eglise, à ce siècle de splendeur et de gloire dont nos pères ont vu briller les derniers rayons. Je compare les hommes aux hommes, les temps aux temps; et saisi d'une tristesse profonde, je n'envisage l'avenir qu'avec effroi. Hélas! tous les jours la Religion se perd dans notre France; et ce dépôt sacré, si précieusement conservé par nos ancêtres pendant quatorze siècles, va périr entre nos mains et périr pour jamais, si, par un miracle qu'on ne

peut attendre que d'elle, la Providence ne ranime dans les pasteurs comme dans le troupeau, cet antique esprit de zèle, dont à peine aujourd'hui retrouveroit-on quelques étincelles. Espérons toutefois, ne nous lassons pas d'espérer en celui *qui frappe et guérit, qui perd et ressuscite*, en celui qui peut, quand il voudra, dire à la foi éteinte, comme à ce mort enseveli depuis quatre jours: *veni foras*, reparois et sors du tombeau, du froid et ténébreux tombeau de l'incrédulité et de l'indifférence. O Dieu! il me semble qu'en ce moment vous me transportez avec votre prophète dans la vallée de Vinon, dans cette vallée lugubre, couverte d'ossemens blanchis et desséchés; votre voix se fait entendre: « Ces » ossemens ce fut mon peuple; il m'abandonna, » moi le Dieu de ses pères, moi qui le protégeois comme l'enfant de ma droite, moi qui » le chérissois comme une mère chérit son » premier né; ma colère a soufflé sur lui: » vois!....— Seigneur, je vois et je frémis. Le » vent brûlant de l'athéisme a passé sur cette » terre maudite, et il a tout dévoré. Mais tout peut » renaître, Seigneur; oui, tout peut renaître » encore: quelques gouttes de la rosée céleste, » de cette *rosée de lumière et de miséricorde* » qui féconda le monde aux jours de votre

» Christ, ranimeront ces ossemens arides. Dieu
» tout-puissant, ce prodige est digne de vous,
» et nous l'attendons avec confiance, car il sera
» inoui et ineffable comme votre amour! »

Enfant de l'Eglise, et vivement touché des maux qui affligent cette tendre mère, je les ai retracés avec la franchise d'un chrétien qui n'ayant rien à craindre ni à espérer des hommes, ne voit en tout et ne cherche que la vérité. J'essaierai d'indiquer dans le même esprit, et abstraction faite de toute considération particulière, les moyens qui me semblent les plus propres à remédier à ces maux. Après les jours d'exil et de captivité, de retour enfin dans la terre natale, chaque Israélite est tenu de concourir, autant qu'il est en lui, à la reconstruction du temple. Je remplis aujourd'hui ce devoir sacré; et qui oseroit m'en faire un reproche? C'est entrer dans les vues d'un gouvernement réparateur, c'est répondre à ses vœux que de faire connoître tout ce qui peut hâter l'accomplissement d'une œuvre si importante. On demandera peut-être qui je suis pour m'ériger en conseiller sur une semblable matière? Hélas! c'est ma plus grande douleur d'avoir à parler, lorsque tous se taisent. Je ne suis rien, je ne tiens à rien, qu'à ma religion et à ma patrie; et si je me sens pressé

d'élever en leur faveur une foible voix ; c'est que nous sommes arrivés à ces temps déplorables, à ces temps d'épreuve et de danger, où, selon l'expression d'un saint Pape, la foi réclame ses soldats et appelle à sa défense tous ceux qui ont du zèle. Au reste, loin d'être exclusivement attaché à mes propres idées, je prie qu'on les considère uniquement comme des doutes que je propose, et que je soumets sans réserve au jugement de l'autorité.

C'est par le corps entier des Evêques, c'est dans un concile national que devroit être solennellement traité un sujet d'un si vaste intérêt ; et la seule convocation de ce concile à des époques réglées, seroit déjà un grand pas vers l'ordre, parce que ce seroit un moyen toujours subsistant de réformation. Il en est de même des conciles provinciaux, dont le rétablissement étoit depuis long-temps inutilement sollicité par l'Eglise de France, qui voyoit avec douleur les synodes même tomber tous les jours en désuétude, au grand détriment de la discipline. « Comme Votre Majesté, disoient à Louis XIV, » en 1670, les Evêques assemblés, dont on me » saura gré de rapporter ici les paroles, comme » Votre Majesté ne se lasse jamais de méditer » de grandes choses pour le bien de l'Eglise et

» de son état, nous allons lui proposer dans un » seul ouvrage l'abrégé de tous les moyens dont » elle peut se servir pour faire revivre la pureté » de la discipline : c'est, Sire, la célébration » des conciles provinciaux.

» Par ces saintes assemblées la foi a fleuri » dans l'Eglise, la régularité et la discipline » ont triomphé de la licence et de la corrup- » tion : pour tout dire, en un mot, la censure » divine a réprimé les mauvaises mœurs dans » le clergé et dans le peuple.

» Pendant que Votre Majesté s'applique avec » une vigilance infatigable à rétablir ce qu'il y » a de plus salutaire dans les anciennes ordon- » nances, n'y auroit-il que les lois qui regardent » l'Eglise qui demeurent inutiles? La mémoire » des conciles que nos prédécesseurs ont tenus » à Rheims, à Sens, à Bordeaux et dans plu- » sieurs autres provinces, même de ce siècle, » pour obéir aux décrets de Trente et aux or- » donnances, est toute récente : les réglemens » en vivent encore parmi nous, et ils sont les » plus fermes appuis de notre discipline. Crain- » dra-t-on des inconvéniens dans une pratique » qui a édifié tout votre royaume, et dont l'uti- » lité nous est présente? Ce seul nom de concile » élève les évêques au-dessus de l'homme, ils

» ne méditent rien que de céleste ; lorsqu'ils » pensent que le Saint-Esprit est au milieu » d'eux, et qu'ils doivent parler comme ses » organes, ils se remplissent d'une force supé- » rieure pour se censurer eux-mêmes. L'Eglise » n'a jamais eu de moyen plus efficace pour les » attacher à leur résidence et à tous les autres » devoirs. Sire, nous le dirons sans crainte, » parce que nous ne le pouvons dire que pour » votre gloire ; jamais le clergé de votre » royaume n'a été ni plus éclairé par la science, » ni plus animé par le zèle, ni plus attaché à » votre service par l'admiration de vos vertus » et par une entière soumission à vos ordres. » Ainsi, les conciles ne peuvent être plus uti- » lement rétablis que sous votre règne ; c'est » une vérité universellement reconnue, que ces » saintes assemblées produisent des biens in- » finis.

» On objecte seulement que l'esprit humain » peut abuser des meilleures choses ; mais, Sire, » Votre Majesté est trop confirmée dans l'art de » régner, pour ne savoir pas trouver les justes » tempéramens qui conservent le bien et pré- » viennent le mauvais usage qu'on en pourroit » faire. Pour nous, quelque modération qu'on » doive attendre des Evêques, quelque assu-

» rance que nous ayons en nous-mêmes de
» notre fidélité, quelque attention que nous
» ayons tous à nous renfermer étroitement dans
» nos fonctions, nous souhaitons encore toute-
» fois que votre autorité nous donne des bornes.
» Empêchez-nous, Sire, de nous engager dans
» les affaires de la terre, mais permettez-nous
» de nous assembler pour celles du ciel, pour
» lesquelles notre ordre sacré est divinement
» établi.

» Sire, les armées d'Israël seront-elles tou-
» jours dispersées? les Evêques ne pourront-ils
» s'assembler par votre autorité pour conserver
» la sainte police que nos pères ont si sagement
» établie, et pour chercher des remèdes à tant
» de nouveaux désordres qu'ils n'ont pu pré-
» voir? Ah! Sire, l'Eglise dont vous êtes le fils
» aîné et le plus illustre protecteur, attend de
» votre piété des résolutions plus favorables.

» Votre Majesté a accompli des ouvrages
» merveilleux, toutes les terres et toutes les
» mers célèbrent votre gloire; armé ou paci-
» fique, vous êtes toujours égal à vous-même,
» et toujours le maître du monde. Mais, Sire,
» il n'y aura jamais aucun monument qui porte
» plus loin votre nom et la gloire de votre
» règne, que les actes des conciles que l'Eglise

» célébrera par votre permission. Le nom de
» Charlemagne n'est nulle part plus grand ni
» plus glorieux que dans ceux qu'il a fait tenir
» en France et en Allemagne pendant qu'il y
» a régné si glorieusement. La plupart des ba-
» tailles qu'il a gagnées ont presque échappé à
» la mémoire des hommes, et à peine quelques
» curieux en trouvent-ils des vestiges dans les
» Annales ; mais ce qu'il a entrepris pour
» l'Eglise éclatera éternellement dans les actes
» des conciles aux yeux de tout l'univers, parce
» qu'il n'y a rien en effet qui porte plus vive-
» ment le caractère de l'immortalité, que ce
» qui se fait pour l'Eglise, qui seule a reçu la
» promesse d'être éternelle. Imitez donc, Sire,
» ce zèle de Charlemagne, puisqu'aussi bien il
» faut remonter jusqu'à ce grand empereur
» pour trouver dans notre histoire un règne qui
» approche de la gloire et de la force du vôtre.
» Rendez à l'Eglise de France la séance de ses
» conciles, sans lesquels la discipline n'y sera
» jamais en vigueur. L'Eglise gallicane re-
» prendra sous votre règne sa première force et
» son premier lustre, et nous verrons, Sire,
» Votre Majesté, bénie de Dieu et des hommes,
» joindre à tous ses autres titres glorieux le plus
» illustre de tous, et le plus digne d'un roi très-

» chrétien, celui de restaurateur de la disci-
» pline ecclésiastique (1). »

A toutes les époques, les Evêques de France ont tenu le même langage, et c'est encore ainsi qu'ils parloient, en 1790, au moment même de leur destruction.

« Jésus-Christ, disoient-ils, instituant son » Eglise, n'a pas laissé flotter son gouvernement » au gré des passions, des intérêts et des erreurs » d'un moment. Telle fut la sainte hiérarchie, » et tels étoient les sages tempéramens qui for- » moient l'économie et la discipline de la pri- » mitive église, que chaque fonction avoit son » pouvoir, et chaque pouvoir avoit sa dépen- » dance.

» C'étoient les pasteurs et les prêtres des » Eglises qu'elle convoquoit dans les synodes, » pour rendre compte de leur conduite dans » l'administration de la parole et des sacre- » mens, dans la célébration des offices divins, » et dans l'ordre entier de leur ministère.

» C'est dans les synodes que les saintes règles » étoient renouvelées, que chaque pasteur ve- » noit puiser les conseils et les enseignemens

(1) *Extrait du procès-verbal de l'assemblée générale du Clergé, tenue à Pontoise en* 1670.

» utiles, et que l'évêque, uni dans le même » esprit avec le clergé de son diocèse, veilloit » à tout ce qui pouvoit concerner le service des » paroisses et les besoins spirituels des peuples.

» C'étoit dans les conciles provinciaux que » les Evêques, à leur tour, étoient soumis à » l'admonition, à la correction que pouvoit » mériter leur négligence dans leur ministère.

» C'étoit par la réunion de leurs premiers » pasteurs que les églises de chaque province » étoient maintenues dans la dignité du culte » et l'uniformité de la discipline.

» C'étoient les conciles nationaux, c'étoient » les conciles universels qui rassembloient la » force de toutes les églises de chaque nation, » ou de toutes les nations, pour attaquer les » abus dans leur source et pour établir les » réformes.... L'Eglise avoit érigé dans son » sein ces tribunaux de censure, afin d'entre- » tenir sans variation, dans l'administration et » dans l'enseignement, l'unité de la discipline » et de la foi.

» C'est à la cessation des conciles nationaux, » c'est à la convocation plus rare des synodes, » que l'Eglise de France attribue depuis long- » temps les abus qui doivent exciter sa vigi- » lance; les assemblées du clergé n'ont point

» cessé de réclamer, depuis un siècle, la
» convocation toujours plus indispensable des
» conciles nationaux et des conciles provin-
» ciaux ; et l'Eglise, à laquelle il n'a rien
» manqué que le concours des puissances de la
» terre, pour subordonner à ses lois ceux aux-
» quels elle confie sa juridiction, avoit établi
» les conciles, comme les juges et les témoins
» invariables de tous les devoirs qu'elle impose
» aux ministres de la religion (1). »

Et remarquez que les mêmes gens qui s'opposoient alors aux seuls moyens qu'il y eût de prévenir ou de réformer les abus, étoient ceux qui crioient le plus haut contre ces mêmes abus. Telle étoit la foiblesse du Gouvernement, que la réunion de quelques Evêques, dans une ville de province, pour traiter de la discipline ecclésiastique, lui faisoit peur. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, et certes ce ne seront pas ces craintes ridicules qui porteront le chef de l'Etat à se priver des nombreux avantages qu'offrent les conciles provinciaux et nationaux. Il veut le bien, et il le fera ; il veut l'ordre, et il l'éta-

---

(1) *Exposition des principes sur la constitution civile du Clergé, par les Evêques députés à l'Assemblée nationale.*

blira, car ce n'est pas à lui que peuvent en imposer les préventions surannées de l'esprit de parti, ou les timides considérations d'une politique étroite et pusillanime. Non, il ne sera pas dit qu'il manque quelque chose à sa gloire, et Charlemagne revivra tout entier dans le plus grand de ses successeurs. Et que demande l'Eglise, après tout, à la puissance civile? les moyens de concourir plus efficacement à ses vues. On veut, on cherche en tout l'unité : or, comment se retrouvera-t-elle, cette unité si précieuse dans l'administration, dans la discipline ecclésiastique, si les premiers pasteurs, en se communiquant leurs vues, résultat de l'expérience, en comparant ensemble les besoins, les ressources et les usages des divers diocèses, n'établissent de concert des réglemens, de l'exécution desquels chacun d'eux soit responsable à un tribunal commun?

Je ne m'étendrai pas sur l'utilité des synodes, que personne, je pense, ne conteste : seulement j'observerai qu'aujourd'hui, sur-tout, cette institution seroit singulièrement propre à maintenir la régularité dans le clergé des campagnes. Le nombre des prêtres a diminué au point que dans tel diocèse on compte plus de deux cents paroisses sans pasteurs. Il en résulte

que ceux-ci, dispersés de loin en loin sur un vaste territoire, n'ont entr'eux presque aucuns rapports. Plus rapprochés autrefois les uns des autres, ils s'entr'aidoient, s'encourageoient, se consultoient, se surveilloient mutuellement. L'exemple d'un bon curé retenoit dans le devoir ceux d'alentour; ses vertus étoient pour eux un modèle qu'ils s'efforçoient d'imiter, et il s'établissoit ainsi une heureuse émulation du bien. Maintenant, chaque pasteur livré à lui-même, et surchargé de travaux obscurs et pénibles, n'a que Dieu seul pour témoin de ses bonnes œuvres ou de ses désordres. Or, il ne faut pas se faire illusion : les prêtres sont des hommes; et quelle force humaine, seule, et destituée de tout autre appui, pourroit porter constamment, sans fléchir, le pesant fardeau du ministère? Il y en a des exemples, je le sais, parce qu'il y a des Saints; mais dans l'ordre commun l'homme a besoin de secours extérieurs; et ces secours, où les trouver aujourd'hui, sinon dans les synodes? C'est là qu'obligé de rendre compte de sa conduite, un curé craindroit d'avoir à rougir devant ses confrères; c'est là que les témoignages de considération et d'estime qu'il recevroit de son chef l'engageroient à tout faire pour les mériter; c'est là

enfin qu'on verroit se former et se resserrer les liens si précieux de la fraternité ecclésiastique. Je ne vois pas, je l'avoue, par quels motifs on croiroit devoir renoncer à de si grands biens.

Et puisque j'ai parlé de l'isolement presqu'absolu où vivent aujourd'hui les prêtres de campagne, qu'on me permette de désirer le rétablissement d'une institution, devenue, ce semble, indispensablement nécessaire, si l'on veut, par une surveillance exacte, prévenir le relâchement et les abus. Cette institution que les circonstances réclament impérieusement, est celle des doyens ruraux. L'étendue actuelle des diocèses en rend l'inspection très-difficile, on peut dire presque impossible, à moins que l'Évêque et ses Vicaires-généraux ne soient sans cesse ambulans. Rien donc ne paroîtroit plus convenable que la création d'inspecteurs locaux, choisis parmi les curés les plus respectables, qui même trouveroient dans cette dignité, et dans la considération qu'elle donneroit, la récompense de leurs utiles travaux.

J'insisterai encore sur la nécessité des retraites et des conférences ecclésiastiques, nécessité qui ne paroît pas assez généralement

sentie (1). L'esprit de zèle et de piété n'est que trop sujet à s'affoiblir au milieu du monde ; on prend naturellement, et presque à son insu, les goûts, les sentimens, les idées de ceux avec qui l'on vit habituellement. La charité même devient un piége, parce qu'elle engage souvent à des condescendances qui finissent par dégénérer en un véritable relâchement : peu-à-peu la ferveur s'éteint, l'ame s'endort dans une indifférence mortelle, et l'on en vient enfin à ce dernier excès de s'acquitter avec une attention distraite et un cœur glacé, quelquefois même avec une précipitation indécente, des plus saintes, des plus redoutables fonctions du ministère (2). On ne le sait que trop, loin d'être fort rare, cette déplorable légèreté est au contraire de-

(1) Quelques années avant la révolution, M. l'Evêque de Lisieux ayant voulu rétablir l'usage des retraites dans son diocèse, soixante-dix ecclésiastiques se révoltèrent contre lui ; ils ne pouvoient mieux prouver la nécessité de l'institution contre laquelle ils s'élevoient. Au reste, un seul fait de cette espèce, en montrant l'excès du désordre, fait sentir mieux que tous les discours combien étoit pressant le besoin d'une réformation, desirée d'ailleurs, et depuis long-temps sollicitée par le Clergé.

(2) Toutes les fonctions sacerdotales ont quelque chose de si haut, de si saint, de si divin, qu'on ne peut se

venue si commune qu'elle n'est plus même remarquée. Mais en est-elle moins un crime? en est-elle moins un scandale? Les retraites, les retraites, voilà le grand, l'unique remède. C'est dans les retraites que les ministres du Seigneur se renouvellent dans l'esprit de leur vocation; c'est dans les retraites qu'ils trouvent à-la-fois des conseils, des guides, des modèles; c'est dans les retraites que, par la prière, le recueillement, les saintes méditations, ils s'enflamment d'une ardeur nouvelle, et se prémunissent contre les dangers et les séductions du siècle; enfin c'est dans cette religieuse solitude, loin du bruit du monde, qu'entièrement recueillis en Dieu, et pénétrés de son onction, ils s'abreuvent comme Elie des eaux du torrent, et puisent cet inénarrable amour, cette charité

---

préparer à les remplir avec trop de soin, de pureté et de crainte. Voilà pourquoi les sacristies, qui sont comme les vestibules des Temples, doivent être les asiles du recueillement et du silence. Les ris, les conversations, quel que soit à cet égard l'usage, doivent en être sévèrement bannis; et comment, en effet, oseroit-on préluder par des entretiens oiseux; pour ne rien dire de plus, à la célébration des Saints Mystères, et offrir le sacrifice redoutable avec un cœur encore tout plein des vaines pensées et des joies profanes du monde? *Qui habet aures audiendi, audiat.*

divine qui doit ensuite s'épancher de leur cœur, comme d'une source profonde, sur le troupeau qui leur est confié.

Il ne seroit pas moins important de rétablir les conférences doctrinales, l'un des plus puissans moyens de conserver et de ranimer le goût de l'étude parmi les ecclésiastiques. C'est une grande plaie que l'ignorance, et l'Eglise est menacée de cette plaie. Je ne dis rien qui ne soit universellement reconnu. Une fois sortis des séminaires, pleins de toute la science de leurs cahiers, la plupart des prêtres, satisfaits de l'instruction qu'ils ont pu acquérir, durant trois ou quatre années, sur les bancs de l'école, se croient pour jamais affranchis de toute étude. Cet abus si grave n'est pas nouveau; on y avoit remédié par les conférences, et c'est par les conférences qu'on y peut remédier encore. Seulement il conviendroit peut-être de varier un peu plus les sujets à traiter, et sur-tout d'y faire entrer les preuves de la Religion, dont on a aujourd'hui si souvent occasion de faire usage. Et qu'on n'objecte pas contre cet établissement les nombreuses occupations qui déjà surchargent les ministres, car ce seroit alléguer la multitude des malades pour se dispenser d'étudier la médecine. Prêtres de Jésus-Christ,

vous êtes les médecins des ames ; et si un zèle, d'ailleurs bien louable, vous porte à consacrer tous vos instans aux saints travaux du ministère, songez que, pour être utile, ce zèle doit être éclairé. Et les Bossuet aussi, les Fénélon, les Ollier, les Chétardie, avoient du zèle ; ils savoient bien néanmoins trouver des momens pour l'étude, parce qu'ils en sentoient la nécessité ; cette nécessité est plus que jamais pressante. Il faut qu'on accorde à vos lumières ainsi qu'à vos vertus la considération que vous ne pouvez plus obtenir par vos richesses, et dont dépend en grande partie le succès de vos efforts. Reprenez le rang qui vous est dû, ne souffrez pas que la dignité du sacerdoce éprouve entre vos mains une honteuse déchéance. On ne voit aujourd'hui dans le monde que gens qui se piquent de science, sur de bien foibles titres, il est vrai ; mais ces titres, quels qu'ils soient, mettez-vous en état de les apprécier ; ne vous exposez pas à rougir de votre ignorance devant l'ignorance même, et à baisser les yeux devant la présomptueuse impiété. Du reste, les réglemens à faire pour cet objet demandent beaucoup de réflexion, afin de prévenir divers inconvéniens et d'arriver sûrement au but qu'on désire atteindre.

Ce que je vais dire déplaira peut-être à quelques personnes, et paroîtra chimériques à quelques autres ; mais je supplie de considérer que je ne propose rien qui n'ait existé ; je n'imagine point, je n'innove point, je cherche seulement à rappeler aux anciennes institutions dont le temps a consacré l'utilité. A qui doit-on les conférences ? à Saint-Vincent-de-Paul. On peut parler avec confiance quand on parle d'après les Saints. A la suite des guerres civiles, dans le dix-septième siècle, de grands désordres régnoient dans le Clergé. La providence suscita pour y remédier quelques hommes puissans en œuvres et en paroles. Notre situation est la même à plusieurs égards ; essayons d'imiter ces hommes de Dieu ; profitons de leurs exemples, de leurs leçons, nous en avons besoin. Les trésors de l'expérience nous sont ouverts, ne craignons point, ne dédaignons point d'y puiser. Dans beaucoup de lieux, les ministres de la Religion vivoient autrefois en commun, et il en résultoit de grands avantages ; une discipline plus sévère, des mœurs plus graves, un plus entier détachement des biens de la terre, plus d'union entr'eux, plus d'attachement à leurs fonctions et plus de liberté de s'y livrer, n'étant distraits par aucuns soins

domestiques ; toujours sous les yeux les uns des autres, ils se soutenoient, s'échauffoient mutuellement. Leur vie austère et retirée leur concilioit le respect ; ils n'apparoissoient dans le monde que pour y remplir les devoirs de leur état, pour y annoncer la parole divine, pour y répandre les bienfaits de la charité. Cependant cette antique coutume s'abolit peu-à-peu. En 1614, un simple prêtre (1), mais plein de foi et doué de cette force de volonté qui ne connoît point d'obstacles invincibles, entreprit de la faire revivre à Paris, dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et il y réussit malgré les oppositions de toute espèce qu'il eut à surmonter. On reconnut bientôt l'utilité de cette institution, et des communautés semblables furent établies sur d'autres paroisses, particulièrement sur celle de Saint-Sulpice, qui pendant près de deux siècles en a recueilli des fruits d'édification et de sainteté (2). Il semble

(1) M. Bourdoise, l'un des restaurateurs dans le dix-septième siècle. Voyez dans sa vie avec quelle force il s'élevoit contre les prêtres qui, sous de vains prétextes d'économie, ou par un motif scandaleux de commodité, dépouillent l'habit ecclésiastique pour se revêtir des livrées du monde. O Bourdoise ! où êtes-vous ?

(2) Fénélon habita plusieurs années cette communauté de Saint-Sulpice.

qu'une telle institution seroit singulièrement appropriée aux circonstances actuelles. Ces communautés *paroissiales* remplaceroient, à plusieurs égards, les communautés régulières, en offrant à un siècle corrompu le spectacle de quelques hommes pratiquant dans toute leur pureté les préceptes et les conseils évangéliques. La vénération des peuples s'en accroîtroit, ainsi que l'autorité du ministère; et dans un temps où le Clergé n'a pour toute richesse que ses vertus, la vie commune, moins dispendieuse, épargneroit à un grand nombre d'ecclésiastiques l'humiliation de l'aumône. Je prie qu'on pèse mûrement ces considérations, et sur-tout qu'on interroge l'expérience, le plus sûr des guides. Pourquoi ce qui existoit il y a vingt ans, n'existeroit-il pas aujourd'hui? Pourquoi ce qui faisoit tant de bien n'en feroit-il pas encore? Est-ce le temps, est-ce les hommes qui sont changés? Hélas! l'un et l'autre peut-être. Je dois m'attendre, et je m'attends en effet à la contradiction. Je prévois qu'on ne manquera pas de raisons à m'opposer, mais je crains beaucoup moins les raisons que les prétextes.

J'avance avec rapidité, parce que désirant d'être lu, je sens la nécessité d'être court. L'objet le plus essentiel, puisque l'existence même

de la Religion en dépend, c'est d'assurer la perpétuité du ministère en formant de nouveaux ministres. Voilà l'œuvre fondamentale, l'œuvre qui sollicite toute l'attention, tout le zèle des chrétiens. Encore quelques années, et la moitié de la France sera sans pasteurs et sans culte. Tel est notre état, il est déplorable; mais à quoi serviroit de se le cacher? Travaillons plutôt, travaillons avec ardeur à l'améliorer; secondons les efforts d'un gouvernement éclairé, et de concert avec lui sauvons la Religion, sauvons la civilisation, sauvons la France! On ne sent pas encore à quel point tous ces grands intérêts sont compromis; on ne s'effraye pas assez de la dépopulation du sanctuaire; on ne sait pas assez quels terribles effets en doivent résulter, effets dont l'observateur attentif aperçoit déjà les premiers symptômes. Chaque année le nombre des prêtres diminue, et chaque année aussi la piété s'affoiblit, la licence augmente, l'horrible athéisme, et tous les principes destructeurs de la société se propagent de plus en plus. La contagion gagne les campagnes, menacées de la barbarie. Je puis le dire, car je l'ai vu: il est des cantons, et en grand nombre, dont les habitans totalement privés des enseignemens religieux, tombent dans l'abrutis-

sement de l'état sauvage. Des désordres inouis, des mœurs prodigieuses s'introduisent dans les chaumières : les esprits, les cœurs, tout se dégrade. Et comment en seroit-il autrement ? Dénués d'éducation, incapables de réfléchir, l'existence de ces pauvres gens ne se compose presque que de penchans aveugles, d'habitudes machinales. La Religion seule en fait des hommes, en leur inspirant des idées morales, en éveillant en eux la conscience, en leur donnant un guide, un moniteur, un modèle, et en établissant en quelque sorte au milieu d'eux une école de civilisation. Otez-leur ce frein, privez-les de ces secours, ce ne sont plus que des bêtes féroces ou des animaux stupides. Il est donc de l'intérêt de l'Etat de multiplier, pour les habitans des campagnes, les moyens d'instruction, en leur procurant des rapports habituels avec des hommes qui éclairent leur ignorance, répriment leurs passions avec une douce et paternelle autorité, et sachent ouvrir ces cœurs grossiers au sentiment du devoir et aux impressions de la vertu (1). Or, c'est ce que la

(1) On se tromperoit fort, si l'on s'imaginoit pouvoir obtenir ces effets avec un seul prêtre par paroisse, aujourd'hui surtout que l'étendue des paroisses a plus que doublé

Religion faisoit admirablement, et c'est ce qu'elle va bientôt cesser de faire, faute de ministres, si l'on ne se hâte d'en former de nouveaux pour remplacer ceux que la mort enlève chaque jour.

L'expérience apprend que les villes fournissent peu de sujets pour l'état ecclésiastique, et la classe riche sur-tout n'en fournit presque aucuns. C'est uniquement dans les paroisses de campagne qu'une continuité de bons pasteurs a préservées de la corruption, que l'Eglise peut réparer ses pertes. Il faut qu'elle retourne aux lieux où elle est née, pour y trouver des disciples fidèles. Des pêcheurs, des bergers, des laboureurs, voilà ceux que la Providence ap-

---

en plusieurs lieux. Beaucoup de gens, qui ne voient dans les Curés que des ministres de la Religion, c'est-à-dire, selon eux, de la superstition, voudroient qu'on en réduisît le nombre autant que possible; mais l'homme d'état qui voit encore en eux des ministres de la société, pense bien différemment, et il reconnoît que si c'est assez d'un Prêtre pour chanter tous les huit jours une Messe devant quelques paysans, ce n'est pas trop de trois hommes entiérement dévoués à leurs fonctions, pour civiliser deux ou trois mille sauvages; et, je le répète, sans la Religion les paysans ne sont que des sauvages, et, qui pis est, des sauvages corrompus.

pelle aujourd'hui dans le sanctuaire ; voilà ceux qu'elle destine à renouveler la foi qu'ils ont su conserver. *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus , ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus , ut confundat fortia.*

Dans ces circonstances les curés de campagne doivent sentir l'importance de l'œuvre que Dieu semble remettre entre leurs mains , et sans doute ils se rendront dignes d'y concourir par un dévouement sans bornes. Que chacun d'eux, selon ses moyens, s'occupe de l'instruction de quelques élèves ; aucun temps ne sauroit être mieux employé, car le Seigneur bénira leur troupeau s'ils lui en consacrent les prémices. Il s'agit bien moins, dans ces premiers momens, de développer l'esprit des enfans, que de former leur cœur. Lorsqu'on se sera assuré de leurs dispositions et de leur caractère, ils passeront, déjà instruits des élémens de la langue latine, dans les petits séminaires , qu'on ne sauroit trop protéger ni trop étendre, puisqu'ils sont et seront long-temps l'unique pépinière du clergé.

On n'en est pas à reconnoître la nécessité d'une éducation particulière pour l'état ecclésiastique. Ce n'est pas avec des institutions militaires, avec la dissipation et la liberté toujours

plus ou moins grandes dans les colléges nombreux, qu'on fera naître dans les enfans l'habitude de la soumission et du recueillement, l'esprit de piété, et le goût des choses saintes, premier fondement de l'éducation ecclésiastique, et que l'on ne peut poser que dans des ames toutes neuves, et sur un fond qui n'a point encore été remué par les passions. Les études même doivent recevoir dès l'origine une direction différente; et comme l'unité est en tout le but où l'on doit tendre, il seroit à désirer qu'on établît une ou plusieurs congrégations religieuses, spécialement chargées de la conduite des séminaires. Cette institution n'est pas nouvelle, et nous avons sous les yeux des preuves incontestables de son utilité. D'où sortoient, et d'où sortent encore les prêtres les plus instruits, les plus pénétrés de l'esprit de Dieu, et les plus propres à le répandre? Tout le monde répond : de Saint-Sulpice. Il est une tradition d'enseignement qui ne se conserve que dans les corps, parce que les corps seuls ne meurent point, qu'on ne se borne pas à y former des disciples, mais qu'on y forme encore des maîtres; et l'enseignement seroit-il donc la seule fonction si facile qu'elle n'exigeât aucune étude préliminaire; ou une chose si indifférente,

qu'on crût devoir l'abandonner à l'arbitraire de chacun ? Il ne faut pas que l'ordre d'un séminaire dépende uniquement de la volonté ou des caprices, des idées ou des préjugés d'un seul homme ; il ne faut pas que ce qui a été aujourd'hui établi par un chef, demain soit renversé par un autre qui aura des vues différentes ; il ne faut pas enfin que les règles et l'esprit de l'établissement soient sans cesse variables comme les opinions des directeurs, et que ceux-ci aient à craindre de ne pas trouver leurs subalternes disposés à les seconder en tout, et à marcher vers le même but avec un concert parfait.

Qu'on me permette ici une observation. La disette de ministres pourroit peut-être engager quelquefois à abréger le temps des études et des épreuves, ce qui auroit des inconvéniens très-graves. Je suis intimement convaincu qu'aucune considération ne doit porter à se départir des règles si sagement établies par l'Eglise sur les interstices : car enfin c'est moins encore des prêtres, que de bons prêtres, de prêtres tout ensemble zélés et éclairés qu'on a besoin. A quoi bon les divers degrés de la hiérarchie, si on les franchit à-la-fois et sans intervalle ? Et fera-t-on des prêtres comme on ne voudroit pas faire des

soldats? ce seroit ôter, dans l'esprit des peuples, toute dignité au ministère; ce seroit avilir le sacerdoce et ouvrir la porte à tous les abus.

Il est bien essentiel aussi qu'on s'occupe de la conservation des sciences ecclésiastiques, dont l'étude ne fut jamais plus négligée et plus nécessaire. Je jette les yeux de tous côtés, et je ne vois en France qu'une seule maison où elles soient cultivées, et c'est encore Saint-Sulpice. Seroit-il possible qu'on ne sentît pas combien il importe de former des défenseurs de la foi? On le diroit, et cependant à aucune époque l'Eglise n'eut à repousser des attaques plus dangereuses. Au moment où je parle, toutes les universités protestantes sont en travail pour lui ravir la preuve si frappante des prophéties. Quelle voix s'élève pour répondre? Aucune: et tandis que nos ennemis s'enfonçant dans les langues orientales, en font comme un champ de bataille où ils nous défient, il ne se trouvera bientôt plus parmi nous personne en état de les y poursuivre et de les y combattre. Qu'on travaille à former des bibliothèques dans les séminaires; qu'on y établisse des dépôts littéraires semblables à ceux qui existoient autrefois dans un grand nombre de communautés, c'est le plus sûr moyen de répandre l'instruction: car avant tout il faut des livres

pour étudier. Et qu'on se garde bien de rejeter les anciens théologiens et les scholastiques aujourd'hui si décriés; il n'y a que l'ignorance qui méprise, et la véritable science tire parti de tout. Ces écrivains qu'on nomme barbares, parce que leur style est sec et rebutant, sont quelquefois pleins de sens; et comment d'ailleurs formera-t-on la chaîne de la tradition, si l'on en retranche les scholastiques, qui remplissent seuls plusieurs siècles.

Je terminerai ce que j'avois à dire des séminaires, en témoignant le désir qu'on ajoute aux études anciennement usitées celle de l'art oratoire. Sans doute il n'est pas question de faire de chacun des élèves un Bourdaloue ou un Massillon; mais il convient de leur apprendre à annoncer avec décence la parole de Dieu, afin que cette parole sacrée ne soit pas dans leur bouche un sujet de dérision.

Passons maintenant du clergé aux autres classes de la société.

Nous avons vu comment la philosophie parvint à s'emparer de l'éducation vers le milieu du dernier siècle, et nous avons vu aussi, et la société a éprouvé ce que c'est que l'éducation philosophique. Pendant vingt ans nous avons été à même d'en observer les effets, d'en goûter

les avantages ; et puisse du moins cette expérience n'être pas perdue !

Presque par-tout les enfans du peuple, livrés à eux-mêmes, vivent dans un abandon absolu, dans un déplorable vagabondage, source de tous les désordres et de tous les vices. La moitié des vols commis dans la capitale le sont par des enfans. Le crime devient une habitude et un besoin, avant d'être un calcul ou une passion ; et la conscience est étouffée avant même qu'elle naisse.

Effrayé d'une immoralité si générale et si précoce, le gouvernement en a cherché le remède dans le rétablissement des écoles chrétiennes (1), où les enfans du pauvre reçoivent gratuitement l'instruction appropriée à leur état, et où ils acquièrent sur-tout des principes religieux, unique garant de la prospérité dans tous les Etats : institution vraiment sociale,

---

(1) L'institution des Frères des Ecoles chrétiennes est due à un chanoine de Rheims (M. de la Salle), qui pendant plus de vingt ans lutta, pour l'établir, contre des obstacles insurmontables à tout autre. Il faut en voir le détail dans la vie trop peu connue de ce héros de la charité chrétienne, qu'on pourroit, à beaucoup d'égards, comparer à Saint-Vincent-de-Paul.

qu'il est essentiel de protéger et d'étendre, si l'on compte pour quelque chose l'éducation du peuple.

J'en dis autant des Ursulines, des filles de la Croix, des dames de la Visitation, chez lesquelles les jeunes personnes, exercées aux travaux de leur sexe, et formées à la vertu ainsi qu'à la piété, trouvoient un abri contre l'oisiveté, la misère, et le libertinage qui en est la suite. Par-tout où il existe encore des chrétiens, partout où l'on s'intéresse encore aux mœurs, à la Religion, ne devroit-on pas voir se relever ces pieux établissemens? Le gouvernement leur offre protection et encouragement; il ne s'agit que de rassembler quelques fonds, et c'en est assez pour que tout reste suspendu. On a de l'or pour satisfaire ses goûts, ses passions; on a de l'or pour fournir à tous les caprices d'un luxe effréné, on n'en a point pour la charité; on a des trésors pour payer le crime, et l'on n'a pas même une pièce de monnoie pour aider à fonder un chétif asile à la vertu! Pour moi, quand je considère cette étonnante insensibilité, cet oubli profond de tous les préceptes, de tous les devoirs du christianisme, je me demande avec effroi si nous sommes donc arrivés à ces temps annoncés par Jésus-Christ, lorsqu'il disoit:

« Croyez-vous, quand je viendrai, que je trouve » encore un peu de foi sur la terre ? »

Si quelque chose pouvoit la réveiller dans les cœurs cette foi, hélas ! si languissante, ce seroient sans doute les missions. Que de bien ne feroient-elles pas dans nos campagnes, et même dans nos villes ! Quel champ à cultiver ! quelle moisson à recueillir ! Il faut avoir été témoin des fruits de sanctification que peuvent produire quelques hommes véritablement apostoliques, pour sentir combien ce moyen est puissant, et ce qu'on peut s'en promettre dans les circonstances actuelles. L'appareil de la mission, le zèle et les vertus des missionnaires, les exhortations, les prières, le chant des cantiques, tout, et jusqu'à la nouveauté même de ce spectacle, touche, remue, entraîne, et des paroisses entières ont été renouvelées en quelques jours. Et pour opérer ces prodiges, que faut-il ? de grands talens ? non, mais une grande foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* Oh ! si l'on savoit ce que peut la foi ! si l'on n'étoit animé, conduit que par la foi ! si l'on ne mettoit qu'en elle sa confiance et son espoir ! Oh ! alors on verroit renaître les merveilles des anciens jours. Ministres du Seigneur, je vous le dis, vous ne triompherez point du monde

avec les armes du monde. Laissez-là ces discours étudiés, ces phrases sonores : que la parole de Dieu, dégagée de ces frivoles ornemens qui la dégradent, sorte de votre bouche dans toute sa majesté, dans toute sa simplicité, et si l'on veut même dans toute sa rudesse. Est-ce donc pour flatter l'oreille que Jésus-Christ nous a donné son évangile? La croix, la croix, voilà votre éloquence : elle est assez belle, puisqu'elle a persuadé les sages et les ignorans, le Grec et le Barbare ; elle est assez forte, puisqu'elle a subjugué la terre. O croix, croix divine! qu'il se trouve seulement comme autrefois douze apôtres pour t'arborer dans l'univers, et l'univers est à tes pieds.

Le bien qu'ont fait les missions, les congrégations le conservent, et l'on ne sauroit trop recommander ces pieuses associations où la ferveur de chacun s'accroît de la ferveur de tous ; où une heureuse émulation de sainteté s'établit entre les personnes de même âge et de même condition, mais par les liens d'une charité mutuelle, et par une touchante communauté de prières et de bonnes œuvres; où la foiblesse trouve un appui, l'inexpérience un guide, l'inconstance un frein, et toutes les vertus des modèles. Aujourd'hui plus que jamais il faut

que les chrétiens se serrent pour résister à l'impulsion de l'impiété. On se plaint qu'elle entraîne tout dans son cours désastreux : mais où sont les digues qu'on lui oppose? On gémit sur la multitude des désordres, et il semble qu'on ait tout fait quand on a gémi. Une foule de romans obscènes, d'ouvrages irréligieux, loués, prêtés, donnés, portent la corruption jusques dans les dernières classes du peuple, et nul ne s'occupe de répandre les bons livres, chose néanmoins si importante qu'il n'en est point peut-être qui dût exciter davantage le zèle et la sollicitude des pasteurs. Or, de quel secours ne seroient pas à cet égard, comme à tant d'autres, les congrégations? Qui peut dire où s'arrêteroit l'influence du bon exemple? Mais sans se livrer aux conjectures, qu'on examine les faits, ils parlent assez haut. Lorsqu'en 1762 les congrégations furent détruites pour la plupart, avec les Jésuites qui les avoient formées et qui les dirigeoient avec tant de sagesse, en moins de dix-huit ans il y eut dans la capitale une diminution de moitié dans le nombre des personnes qui remplissoient le devoir pascal. Vers le même temps et par la même cause, on vit peu-à-peu tomber en désuétude les pratiques pieuses, la visite quotidienne des Eglises,

la prière commune dans les familles, présage trop certain de l'anéantissement de la foi. Car il ne faut pas s'y tromper, les hommes ne sont point de purs esprits; ils ont besoin d'être attachés par quelque chose d'extérieur et de sensible; il faut, si l'on peut ainsi parler, une religion des sens, pour qu'il existe une religion de cœur, et c'est à quoi on ne fait pas assez attention. On a aujourd'hui beaucoup trop de mépris ou d'indifférence pour ce qu'on appelle les dévotions populaires. Je ne sais quelle fausse prudence engage à céder sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, aux préjugés du siècle. On croit arrêter le torrent en s'y laissant emporter. J'ai entendu quelquefois des personnes, même religieuses, parler du chapelet avec dédain; mais plus souvent encore j'ai été attendri jusqu'aux larmes à l'aspect de quelques bons paysans, implorant à genoux la mère des miséricordes avec une piété, un recueillement, une ferveur qui se peignoient dans tous leurs traits et dans leur humble et suppliante attitude. Il est peut-être de plus sublimes prières, mais je n'en connois point de plus touchantes et de plus pures.

Parce qu'aux yeux de la philosophie toute pratique religieuse est un acte de superstition,

on sacrifie successivement toutes celles qui ne paroissent pas absolument essentielles ; et cependant le peuple qui voit abolir coup-sur-coup des usages qu'il regardoit comme sacrés, ne sait plus à quoi s'en tenir sur le fond même de la Religion, et s'habitue à la considérer comme une institution variable, dépendante des circonstances, et soumise aux caprices des hommes.

Ce n'est pas tout, et les abus naissent des abus. On porte les mêmes principes dans les tribunaux de la pénitence. Sous prétexte de ne pas décourager les fidèles par une rigueur outrée, on y marchande, on y compose avec le pécheur, et l'on ne s'y occupe presque que de trouver la mesure précise de ce qu'il peut se permettre d'un côté, et de ce dont il peut se dispenser de l'autre, sans cesser tout-à-fait d'être chrétien. Quel christianisme, grand Dieu ! et quels chrétiens que ceux qui calculent ainsi leur morale et leur foi ! Faut-il après cela s'étonner si la science de la perfection est maintenant si inconnue, si méprisée ? le nom même en est devenu presque ridicule. On traite hautement d'illusions les saintes ardeurs de l'amour divin, et les communications célestes de l'ame avec son créateur passent pour les rêveries d'un

cerveau creux et les songes d'une imagination en délire. Voilà où nous a conduit ce pernicieux systême de conciliation et de condescendance, tortueux labyrinthe où l'on voyage sans cesse entre les devoirs et les passions, entre le vice et la vertu, entre le ciel et l'enfer !

Je m'arrête : j'ai rempli la tâche que je m'étois imposée. Il ne me reste plus qu'à supplier la Providence de bénir mes foibles efforts. Qui que vous soyez, qui lisez cet écrit, daignez l'en supplier avec moi. Que s'il m'étoit échappé, contre mon gré, des choses dont quelqu'un se pût croire offensé, je les désavoue de tout mon cœur, et je prie qu'on me les pardonne, car mon intention n'est pas de blesser, mais de guérir. Puissent tous les Chrétiens, animés du même esprit, travailler de concert à rétablir la Religion dans notre France ! Ministres de Jésus-Christ, c'est à vous sur-tout que je m'adresse : Que votre zèle se ranime avec une nouvelle ardeur; ne vous laissez point aller au découragement; rappelez-vous, rappelez-vous sans cesse ces paroles de votre divin chef : *Le monde vous affligera; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.* N'a-t-il pas promis d'être avec vous jusqu'à la consommation des siècles? Eh ! que vous faut-il de plus?

Que craignez-vous avec Jésus-Christ? Son invisible protection vous environne, sa grâce vous console et vous soutient. Encore une fois, que craignez-vous? Non, ce n'est pas à l'Eglise de craindre. Que les vents se déchaînent contre elle, qu'elle soit assaillie par les orages et tourmentée par les tempêtes, celle qui a pour domaine l'éternité compte pour rien les épreuves du temps. Les siècles s'évanouiront, le temps lui-même passera, mais l'Eglise ne passera jamais. Immuablement fixée par le Très-Haut, ses destinées s'accompliront parmi les hommes, malgré les haines, les fureurs, les persécutions, et LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE.

FIN.